NO LONGER PROPERTY OF
FALVEY MEMORIAL LIBRARY

GEORGES GOYAU

L'HOMME ET L'ŒUVRE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE

Essai sur Taine, 5e édition (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) (prix Bordin) . . . . . 5 fr. 75
Pages choisies de Taine, 6e mille. . . . . 5 fr. 75
Chateaubriand, *Etudes littéraires*, 2e édition . . . . . 5 fr. 75
Pages choisies de Chateaubriand, 2e édition . . . . . 5 fr. 75
Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe, 2e édition. . . . . 4 fr. »
Nouvelles études sur Chateaubriand . . . . . 5 fr. 75
Livres et Questions d'aujourd'hui . . . . . 5 fr. 75
Blaise Pascal, *Etudes d'histoire morale*, 2e édition. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) (premier prix Bordin). . . . . 5 fr. 75
Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui, 2e édition. . . . . 5 fr. 75
Les Maîtres de l'Heure, *Essais d'histoire morale contemporaine*, tome I (*Pierre Loti, F. Brunetière, E. Faguet, E.-M. de Vogüé, P. Bourget*). 6e mille. . . . . 5 fr. 75
Tome II (*Jules Lemaître, Edouard Rod, Anatole France, le Bilan de la génération littéraire de 1870*), 4e mille. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) (premier prix de l'Académie) . . . . . 5 fr. 75
Le Miracle Français, 5e mille. Deux vol. Chaque vol . . . . 5 fr. 75
La Troisième France, 3e mille . . . . . 5 fr. 75
La Civilisation Française (*Académie française, prix d'éloquence*), 5e mille. Un vol. in-16 . . . . . 1 fr. »
Histoire de la Grande Guerre, 8e mille. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) (prix Née) . . . . . 30 fr. »
Ecrivains et Soldats. *Essais et Portraits d'Histoire morale.* 12 fr. »
Maurice Barrès, 3e mille. . . . . 6 fr. »

AUTRES LIBRAIRIES

Bibliographie critique de Taine, 2e édition. A. Picard. . . . 6 fr. »
Pascal, *L'homme, l'œuvre, l'influence*. 5e édition. De Boccard. . . . . 5 fr. »
Pensées de Pascal, 10e édition. Bloud. . . . . 1 fr. 60
Opuscules choisis de Pascal, 7e édition. Bloud . . . . . 0 fr. 80
Chateaubriand, ATALA. Edition originale. De Boccard . . 3 fr. 60
Sainte-Beuve : Table alphabétique et analytique des *Nouveaux Lundis*, etc., 3e édition. Calmann-Lévy . . 4 fr. 90
Chateaubriand, *Pensées, Réflexions et Maximes*, 3e édition. Bloud . . . . . 0 fr. 60
Pensées chrétiennes et morales de Bossuet, 4e édition. Bloud. 0 fr. 80
Pensées de Joubert, 5e édition. Bloud. . . . . 1 fr. 60
Les Confessions de saint Augustin, 7e édition. Bloud . . . . . 1 fr. 60
Les Idées morales d'Horace, 3e édition. . . . . 0 fr. 80
Pro Patria (*Pages actuelles*), 3e édition. Bloud. . . . . 0 fr. 80
Pro Patria, t. II : La Banqueroute du Scientisme, 2e édition. Bloud . . . . . 0 fr. 80
Un grand Français : Albert de Mun, 5e mille. Bloud . . . . . 3 fr. 75
Castelnau. Un vol. in-16. Crès . . . . . 3 fr. 50
Maurice Barrès, TAINE ET RENAN, pages perdues et commentées, 3e mille. Editions Bossard . . . . . 6 fr. »

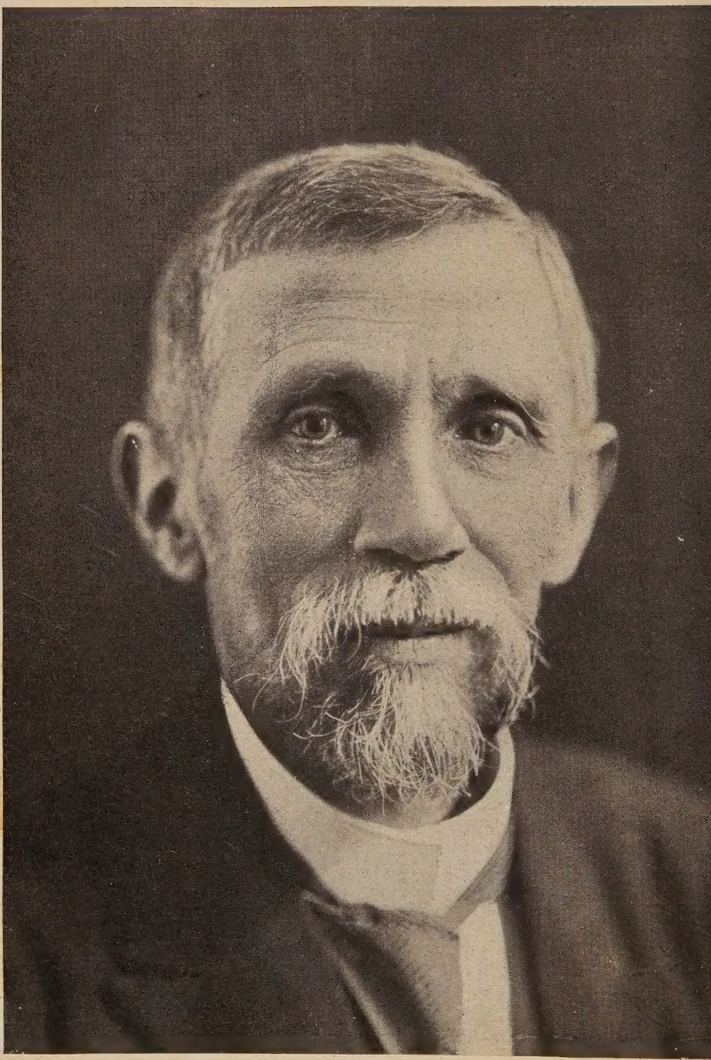

Photo : H. Man

GEORGES GOYAU

VICTOR GIRAUD

GEORGES GOYAU

L'HOMME ET L'ŒUVRE

OUVRAGE ORNÉ D'UN PORTRAIT

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1922

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Copyright by Perrin et Cie, 1922.

365

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERCIER

ARCHEVÊQUE DE MALINES

Hommage de respect, de gratitude et d'admiration.

V. G.

AVANT-PROPOS

Aux écrivains de notre génération, je ne crois pas qu'il soit possible de consacrer l'une de ces études complètes, détaillées, largement objectives comme celles, par exemple, que j'ai tâché d'esquisser dans mes Maîtres de l'Heure : *nous ne sommes pas assez détachés d'eux ; nous sommes trop engagés dans leur œuvre pour les bien voir et les apprécier avec une entière indépendance. Le recul nous manque, et les vrais points de perspective.*

*Mais ce que l'on peut toujours faire, c'est de s'efforcer de préparer le jugement de l'avenir; c'est, en de vives esquisses, de noter ce que l'on sait, ce que l'on croit avoir vu et compris ; c'est, à propos d'un livre nouveau, d'*essayer *les idées qu'il nous suggère ; c'est encore de ramasser des faits,*

des documents et des textes qui serviront de ba aux enquêtes ultérieures.

Dans le petit livre qu'on va lire, on ne s'est p proposé autre chose.

VICTOR GIRAUD.

Versailles, avril 1922.

GEORGES GOYAU

I

L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN

Un tout petit homme, maigre, menu, nerveux, au pas rapide, au geste vif, à la parole nette et concise, au bon sourire, au clair regard pur et fin tout ensemble... « Une haleine, une âme! disait de lui François Coppée. Le minimum de matière mis au service d'un esprit. »

La première fois que j'ai entendu parler de Georges Goyau, c'était, — il y a plus de trente ans, — dans une de ces salles laborieuses et austères du lycée Henri IV qui ont vu passer tant de générations de futurs normaliens. Le délicieux Ernest Dupuy, — à la fois huma-

niste, érudit et poète, — nous initiait au mystères du discours latin. Un jour, pou nous servir de modèle, il nous apporta et nou lut la copie qui, l'année précédente, avai obtenu le prix d'honneur au Concours général Et je vois encore cet admirable maître dégus tant avec volupté ce latin robuste, savant ingénieux, dont la forte carrure cicéronienn s'ornait volontiers de traits à la Sénèque Georges Goyau a beaucoup pratiqué Sénèque et, — je signale l'argument aux détracteur de la culture latine, — ce qu'il y a, parfois d'un peu subtil, et même de précieux, dan son style, il le doit en partie à la fréquenta tion de l'auteur des *Lettres à Lucilius*.

Georges Goyau était une des gloires du lycé Louis-le-Grand. Auparavant, il avait été l'un des gloires du lycée d'Orléans, où il avait e pour maître Anatole Bailly, l'auteur du *Di tionnaire grec*, qui l'avait bien vite distingu et dirigé vers l'École normale. Élevé par un mère infiniment tendre et bonne, profondé ment chrétienne, et qui n'a vécu que pour so fils, quand il quitta pour Paris la vieille ci

natale, où le culte de Jeanne d'Arc est une tradition séculaire, il emportait, avec un solide bagage de connaissances et de lectures, des directions très précises : beaucoup travailler, beaucoup savoir, conquérir quelque notoriété, afin de faire honneur à sa mère et de rendre témoignage à leur foi commune, tel était le noble programme de vie qui, de bonne heure, s'était imposé à la pensée de ce frêle adolescent. Il n'en devait jamais dévier.

La mère n'avait pas voulu quitter son fils : loin d'elle, dans la morose promiscuité des internats parisiens, il aurait moins bien travaillé, soumis à des contacts plus rudes, sevré de la douce chaleur attentive du foyer maternel. On s'installa rue Gay-Lussac, à la porte de l'École normale, où en 1888, après deux années d'intense préparation, le lauréat de Louis-le-Grand entrait *cacique*. Vous n'ignorez pas qu'on appelle ainsi à l'École le premier de chaque promotion.

Je ne crois pas que Georges Goyau ait gardé un mauvais souvenir de ses quatre années d'École normale. Ses camarades le

taquinaient un peu, mais au fond, ils l'aimaient bien et ils étaient très fiers de lui : ils lui savaient gré de sa parfaite bonne grâce, de son ardeur à rendre service, de sa prodigieuse puissance de travail, de sa précoce érudition, et, sans bien s'en rendre compte parfois, ils subissaient le prestige de son élévation morale. Dans ce milieu juvénile et exubérant, ouvert aux quatre vents de l'esprit, son intelligence s'affina, s'assouplit, se prêta aux questions les plus diverses ; sa foi, qui semble d'ailleurs n'avoir jamais subi aucune atteinte, s'aguerrit et se trempa, parmi ces discussions sans fin où se complaît la vingtième année. René Pichon, l'humaniste accompli, le philosophe Léon Brunschvicg, le futur éditeur de Pascal, appartenaient à cette promotion de 1888. Tout en suivant avec assiduité l'enseignement d'Ollé-Laprune et de Brunetière, Georges Goyau ne fut ni littérateur, ni philosophe : le maniement des idées abstraites ne le séduisait guère, et, d'autre part, il ne se sentait pas la vocation d'un pur lettré ; l'histoire, au contraire, avec la diver-

sité d'aptitudes, de méthodes et d'informations qu'elle exige aujourd'hui de ceux qui s'y appliquent, convenait admirablement à son tour d'esprit; fervent de Bossuet, il avait appris à son école tout ce que l'histoire la plus objective peut recéler de vertu apologétique ; il se fit donc historien. Sous la direction de Gabriel Monod, d'un excellent élève de Fustel de Coulanges, M. Gustave Bloch, de Mgr Duchesne et de M. René Cagnat, il s'initia à toutes les « sciences auxiliaires » de la discipline historique. L'histoire romaine, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, l'attirait particulièrement, et c'est à cette période qu'il emprunta le sujet d'une thèse de doctorat qu'il a presque complètement écrite, mais qu'il n'a jamais soutenue, sur Dioclétien. Son riche fonds de culture classique, son activité d'esprit, son extrême facilité de labeur lui permettaient d'expédier rapidement ses travaux scolaires et de réserver le meilleur de son temps pour ses études personnelles. Grand dévoreur de livres, de journaux et de revues, servi par une étonnante mémoire qui

retenait et classait tout, il accumulait sur tous sujets les connaissances les plus précises. Ses camarades le considéraient comme une encyclopédie vivante et le « feuilletaient » à l'envi, s'adressant à lui pour constituer la bibliographie de ce qu'ils appelaient — ironiquement — leurs « définitifs ». Dès sa seconde année d'École normale, il publiait une *Chronologie de l'Empire romain*, qui faisait l'émerveillement des hommes du métier et qui eut l'approbation de Mommsen. Il travaillait, en collaboration avec plusieurs de ses camarades, à un *Dictionnaire des antiquités romaines*. Ses maîtres s'instruisaient à ses leçons et étaient unanimes à lui prédire l'avenir d'un Mommsen ou d'un Fustel. Il acceptait ces prédictions avec la modestie souriante et discrète dont il ne devait jamais se départir. Les bons moments de cette vie d'intense labeur étaient ceux qu'il passait avec sa mère dans ce petit parloir de l'École où chaque jour on la voyait paraître, fine, menue, discrète et bonne, comme le fils dont elle avait créé l'âme à son image.

L'histoire d'autrefois n'absorbait pas tout entière la pensée de Georges Goyau ; l'histoire d'aujourd'hui le passionnait, et il ouvrait largement les yeux sur son temps. Ces années 1888-1892 marquent un moment décisif de la vie française, et en politique, en littérature, en philosophie, partout, des tendances nouvelles se manifestent avec éclat. C'est le moment précis où la génération du Second Empire, son œuvre finie, passe la main à celle qui lui succédera. Un « esprit nouveau » a soufflé. Ce qu'on a justement appelé le « scientisme », décidément battu en brèche, fait place à une conception plus haute et plus large des choses et de l'homme. *Le Disciple* de M. Bourget, l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* de M. Bergson, le *Dix-huitième siècle* d'Émile Faguet, qui paraissent coup sur coup, sont des témoignages divers, mais également significatifs, de ce nouvel état d'esprit, qui, un peu plus tard, devait s'exprimer avec tant de vivacité dans l'article *Après une visite au Vatican*. A ces préoccupations nouvelles les « directions pontificales » et l'en-

cyclique *Rerum novarum* faisaient noblement écho. Sur toutes les questions que soulevaient ces livres et ces manifestes, on discutait avec ardeur à l'École normale, et Georges Goyau n'était pas le moins ardent à prendre parti. Il faisait plus. En collaboration avec Jean et Bernard Brunhes, il publiait, sous l'anonyme, un petit livre intitulé *Du Toast à l'Encyclique*, qui ne passa point inaperçu, et qui était, en même temps qu'une exposition historique fortement documentée, une apologie assez batailleuse des doctrines politiques et sociales de Léon XIII. D'autre part, en compagnie de Jean et Bernard Brunhes encore, et de quelques autres normaliens, il collaborait à un journal hebdomadaire, *la Concorde*, qui, avec une fougue toute juvénile, applaudissait aux diverses manifestations de l' « esprit nouveau ». — « Une voix s'élève, — y disait l'un — de plus en plus forte, de plus en plus éloquente, de plus en plus en plus confiante aussi, et qui, s'adressant aux chefs de la génération précédente, s'écrie, désabusée : « maîtres, vous avez voulu nous abreuver d

science. Mais la science nous a trompés. Nous croyions nous connaître, et nous ne savions pas comment vivre. Vous avez cru nous rendre plus sages : vous n'avez pas su nous rendre meilleurs. Puisque telle n'a pas été notre œuvre, il faut que ce soit la nôtre. » Si épris qu'il fût de science positive, Georges Goyau souscrivait à ces paroles, et, pour sa part, il travaillait à remplir ce programme. Le miracle était que, parmi tant d'occupations extra-scolaires, il trouvât encore le temps de préparer l'agrégation et d'y conquérir la première place. Il est vrai qu'il n'a jamais admis pour lui-même la journée de huit heures, et qu'il lui arrivait souvent de passer des nuits entières à sa table de travail. L'ascétisme est la condition de toutes les grandes œuvres.

Entre temps, il faisait la connaissance d'un homme qui devait exercer une influence considérable sur l'orientation de sa pensée et de ses travaux, et dont la personnalité originale mériterait une longue étude. Henri Lorin a été en France, dans les vingt dernières années du dernier siècle, le théoricien par

excellence et l'apôtre du catholicisme social. Ancien polytechnicien, ami d'Albert de Mun et de La Tour du Pin, nourri de la Bible, des Pères de l'Église et de saint Thomas, il estimait que seul le catholicisme intégral est qualifié pour résoudre suivant la justice les angoissantes questions sociales que pose la vie contemporaine; il avait conçu tout un système, rigoureux et hardi, qui battait fortement en ruine les théories économiques mises en honneur par la Révolution et par l'école dite libérale; pour réformer notre régime actuel du salariat, il appelait de ses vœux une sérieuse législation sociale et une sage organisation professionnelle. Il avait rallié à ses vues nombre de catholiques intelligents et généreux; ce n'était pas un chef d'école, mais c'était un chef de groupe. Très écouté à Rome, estimé et aimé de Léon XIII et du cardinal Rampolla, il y a quelque chose de lui, de ses idées, dans l'encyclique *Rerum novarum*. Il n'était ni orateur, ni écrivain : mais c'était un brillant et séduisant causeur; et de sa parole chaude et incisive, un peu tranchante parfois,

de toute sa personne robuste, franche et cordiale, il se dégageait une telle puissance de vie, de générosité et d'idéalisme, qu'il était difficile de ne pas se laisser convaincre. Il se plaisait à grouper dans son salon du faubourg Saint-Honoré tous les catholiques d'action et d'avenir qui vivaient ou passaient à Paris; il aimait les jeunes et il s'en entourait volontiers. Jean Brunhes, René Pinon, Maurice Masson, Édouard Le Roy, Maurice Legendre se rencontraient autour de sa table hospitalière. Idées, suggestions, projets de toute sorte naissaient, s'échangeaient, dans cette atmosphère intelligente et sympathique, sous les regards aimables et les sourires encourageants du maître de la maison. Georges Goyau fut bientôt l'un des hôtes favoris de l'accueillante demeure; il devint à son tour un fervent adepte du catholicisme social, et, plus d'une fois, il a repris, filtré, précisé des vues d'Henri Lorin.

A un normalien que l'histoire de l'antiquité attire, il y a un supplément de culture et d'initiation qui s'impose : c'est celui que pro-

cure un séjour aux Écoles françaises de Rom
ou d'Athènes. Deux années durant, George
Goyau fut un des pensionnaires du Palai
Farnèse. Il y poursuivit ses recherches d'ar
chéologie et d'histoire romaines, poussa so
Dioclétien; mais la Rome moderne, ave
laquelle il avait pris, deux ans auparavan
rapidement contact, l'intéressait plus vive
ment encore que la Rome antique. Pour qu
sait voir et entendre, en effet, il n'y a pas a
monde d'observatoire comparable à celui-là
Et c'est ce que l'excellent M. Geffroy, directeu
de l'École, prêchait sans relâche à ses élèves
Un jour, il leur signalait, pour joindr
l'exemple au précepte, une remarquable *Lett
de Rome* qui venait de paraître au *Journ
des Débats :* il ne se doutait guère que l'auteu
de cette *Lettre* anonyme était précisément l'u
de ceux qui l'écoutaient, et qu'il s'imagina
enfoui dans ses travaux d'érudition, George
Goyau en personne. Celui-ci, que sa mèr
avait accompagné à Rome, avait eu de bonn
heure ses entrées au Vatican et chez notr
ambassadeur auprès du Saint-Siège, Lefebvr

le Béhaine. Léon XIII, qui avait deviné la qualité d'âme et de pensée que recouvrait la modestie charmante de ce jeune Français, l'accueillait volontiers, lui prodiguait les encouragements et les conseils. Rampolla s'était pris d'une vive amitié pour lui, et l'on conte, — est-ce une légende? — qu'il arrivait au futur auteur de *l'Allemagne religieuse* de se présenter en pantoufles chez l'illustre secrétaire d'État. Nul doute, en tout cas, qu'au contact de ce monde romain, si souple et si habile, l'esprit de finesse et de diplomatie, qu'il avait inné, ne se soit aiguisé encore et développé en lui. A ceux qui ont quelque tendance à trop vivre dans les livres, la connaissance et le maniement des hommes apporte toujours le plus heureux des correctifs.

Eugène-Melchior de Vogüé avait été frappé des *Lettres romaines* qu'il avait portées lui-même aux *Débats*. Avec cette chaleur d'intuition et de sympathie qui le caractérisait, il avait deviné dans ces pages une personnalité de tout premier plan. Il voulut en connaître directement l'auteur. Se trouvant à Rome, il

lui arriva de décliner une invitation au Palai Farnèse pour dîner en tête à tête avec George Goyau. D'affectueuses relations s'établiren entre eux. Ce fut Vogüé qui écrivit l'éloquent conclusion du livre que, en collaboration avec deux autres « Romains », André Pératé e Paul Fabre, Georges Goyau composait alor sur *le Vatican*, *les Papes et la civilisation*, et qu contient peut-être quelques-unes de ses page les moins connues et les plus belles. Plus d'une fois, en lisant cette *Vue générale de l'histoire de la Papauté* qu'il y a insérée, — « vue » un peu trop systématique peut-être, mais singulièrement originale et suggestive, — on ne peut s'empêcher de penser à la manière puissamment abréviative et impérieusement entraînante du Bossuet de l'*Histoire universelle* [1]. Georges Goyau n'a jamais choisi de médiocres modèles.

Il ne s'en tenait pas là. Sous le pseudo-

1. Rendant compte de ce livre dans une revue allemande, le baron de Hertling, le futur chancelier impérial, ne ménageait pas les éloges à l'auteur, mais il le trouvait trop « démocrate ! »

nyme symbolique de Léon Grégoire, il avait publié, avant de quitter Rome, un livre qui, en même temps qu'un livre d'histoire, était un acte, et qui dut profondément réjouir le cœur de Léon XIII. Ce livre, intitulé *le Pape, les Catholiques et la Question sociale*, fut soumis à Brunetière qui en admira la vigoureuse construction, la fougue intérieure, la forte et persuasive dialectique. Il connaissait bien son ancien élève. De son coup d'œil aigu et rapide, il vit le parti qu'on pouvait tirer d'un esprit déjà si riche, d'un talent déjà si mûr. Il lui fit des ouvertures. Vers le même temps, l'Université de Fribourg en Suisse proposait à Georges Goyau une chaire de langue et de littérature latines. Au fond, il n'avait qu'à moitié la vocation de l'enseignement; il avait bien plutôt celle du publiciste; et pour l'avenir des idées qui lui étaient chères, la retentissante tribune qu'on lui offrait était bien faite pour le tenter. Il accepta les ouvertures de Brunetière, qui était pressant, presque impérieux. Georges Goyau fut attaché à la *Revue des Deux Mondes;* Brunetière l'envoya

en Allemagne étudier la pensée et l'histoire religieuses de nos voisins d'outre-Rhin. Il avait vingt-cinq ans. Plus que beaucoup d'autres à trente, il était armé de faits, de méthodes et d'idées. Sa vraie carrière commençait.

*
* *

Elle s'est déroulée presque tout entière à la *Revue des Deux Mondes*. Plus de trente-cinq volumes, puissamment documentés, riches d'aperçus de toute sorte, magistralement composés et construits, voilà ce qui compose cette œuvre imposante d'historien. Je dis bien : d'historien. Car si l'on peut répartir en trois principaux groupes, — études religieuses, études sociales, études politiques, — ces trente-huit ou quarante volumes, et si toute une philosophie, très nette et parfaitement cohérente, s'en dégage, les substructions, la méthode, l'esprit même de cette œuvre sont rigoureusement d'un historien.

Quel que soit en effet le sujet auquel s'applique Georges Goyau, son premier soin

avant de le traiter, est d'utiliser et d'épuiser toute l'information positive qu'il comporte. Étude minutieuse et critique des faits, dépouillement méthodique des documents et des textes, recherche des sources, examen consciencieux des ouvrages antérieurs, enquêtes patiemment conduites sur place, interviews même, il n'est aucun des procédés d'investigation en usage et en honneur parmi les praticiens les plus déterminés de l'histoire « scientifique » auquel il ne recoure pour découvrir l'exacte vérité sur les hommes, les événements, les institutions, les mouvements d'idées qu'il se propose de connaître et de faire connaître. De là tous les solides « dessous » de ses moindres pages, « dessous » qui se font discrètement sentir aux plus profanes, mais que seuls des spécialistes peuvent apprécier à leur juste valeur. Ceux-là savent qu'il est tel des articles de Georges Goyau qui leur résumera toute une bibliothèque et où ils trouveront non seulement une impeccable documentation livresque, mais encore ces mille renseignements épars et précieux que la

vue des choses et le contact des personnes vivantes peuvent seuls fournir, et auxquels rien ne supplée. Les Allemands conviennent volontiers qu'ils n'ont rien de comparable, — même de très loin, — à *l'Allemagne religieuse;* ils savent gré à son auteur d'être un prodigieux « dénicheur de documents »; et l'un d'eux, le vieil Auguste Reichensperger, a tracé dans son *Journal* un assez curieux portrait de ce courtois et fin petit Français qui avait su si adroitement l'interroger et recueillir ses souvenirs.

L'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et la Suisse, voilà les quatre pays qu'a particulièrement explorés Georges Goyau, et sur la mentalité desquels il nous a rapporté des informations de tout premier ordre. Non sans peine quelquefois, et non sans difficultés et aventures de toute sorte. Sous le ministère Crispi, ses allées et venues avaient fini par attirer l'attention de la police politique italienne. A Milan, il tombe malade, et dans l'hôtel où il s'est fait inscrire comme élève de l'École française de Rome, il fait venir un

médecin italien. Celui-ci l'ausculte consciencieusement et lui dit : « Vous faites des correspondances politiques. » Il était trop bien renseigné ! Une autre fois, en Styrie, — Georges Goyau préparait alors son admirable et prophétique article sur *l'Allemagne en Autriche*, — il va voir un évêque pour l'interroger sur le mouvement du *Los von Rom*, et lui présente des lettres d'introduction du cardinal Mathieu et du cardinal Kopp. L'évêque croit ces lettres fausses, et le seul service qu'il consente à rendre à son visiteur est... de lui offrir l'aumône. Pareil accueil dans tous les milieux ecclésiastiques de la région. Le voyageur éconduit s'informe et il finit par apprendre qu'il était le quatrième Français circulant depuis le début de l'année dans ces parages : les trois premiers avaient tué ou assassiné, et l'un d'entre eux avait même dévalisé la cassette épiscopale.

Georges Goyau n'a jamais dévalisé que des bibliothèques. Ses matériaux une fois réunis et classés, il les met en œuvre avec un art savant et ingénieux qu'il faut essayer de défi-

nir. Il consiste essentiellement à laisser parler les faits. Par des citations habilement amenées, par des analyses, des résumés, des réflexions adroitement groupées et enchaînées, l'historien donne l'impression que les événements qu'il raconte, baignés en quelque sorte dans une calme atmosphère intellectuelle, se déroulent successivement sous nos yeux. Et il y a dans son ton une telle sérénité, une si évidente probité, un si manifeste désir de ne rien déguiser de la réalité, un tel besoin d'impartialité à l'égard même des doctrines ou des hommes qui lui sont le plus profondément antipathiques, que le lecteur se sent bien vite en confiance, et qu'il ne tarde guère à donner son adhésion.

Est-ce à dire que les jugements portés par l'écrivain sur les faits, les idées ou les personnages dont il retrace l'histoire ne se ressentent jamais de ses convictions propres? Ce serait l'avoir bien mal lu que de le prétendre. Quand il parle des hommes dont la vie ou la pensée lui sont chères, insensiblement son ton s'élève et s'échauffe et trahit le sentiment per-

sonnel qui l'anime. Au contraire, quand il lui arrive de mettre en scène des hommes ou des doctrines que, dans son for intérieur, il croit néfastes, presque à son insu son exposition se relève et s'égaye parfois d'une petite pointe d'ironie, à peine saisissable, mais fort spirituelle, et qui suffit à nous avertir qu'il n'est point dupe. Et tout ceci pour ne rien dire des jugements et des conclusions, par où s'échappe sa pensée de derrière la tête, et qui, évidemment, seraient tout autres, si ses croyances étaient elles-mêmes différentes.

J'estime que rien n'est plus légitime que cette attitude. L'impartialité en histoire ne consiste pas, comme on se l'imagine parfois, à ne jamais prendre parti, à tout mettre, hommes et choses, sur le même plan, à prodiguer aux doctrines, aux personnalités les plus opposées la même sympathie, — ou plutôt la même banale indifférence. Elle consiste au contraire, et uniquement, à ne pas juger trop vite, à s'entourer de tous les éléments d'information qui peuvent nous amener à modifier, corriger ou atténuer les réactions

toutes spontanées de notre sensibilité, à ne jamais altérer la réalité des faits ou des doctrines que l'on expose, à s'efforcer enfin d'être juste envers tout le monde, amis et adversaires. A entendre certains partisans de l'histoire dite « scientifique », — laquelle n'est qu'un mythe, — on pourrait croire que l'élaboration de la vérité historique se fait aussi simplement, aussi infailliblement dans l'esprit de l'historien que la combinaison d'un acide et d'une base dans une éprouvette de laboratoire. Ils oublient que l'éprouvette est ici une âme humaine, une force spirituelle indépendante et irréductible qui, déjà, est intervenue nécessairement dans le choix des matériaux qu'elle utilise et qui, non moins nécessairement, s'ajoute à eux pour les pénétrer de sa propre substance. Vouloir éliminer en histoire « l'équation personnelle », obliger l'historien à n'être en quelque sorte qu'un simple appareil enregistreur, c'est d'abord chose impossible et illusoire, et, si c'était possible, ce serait le réduire à la plus parfaite insignifiance. Bacon disait de l'art qu'il est l'homme

ajouté à la nature, *homo additus naturæ;* il faut dire de l'histoire qu'elle est, et qu'elle ne peut pas ne pas être l'homme ajouté aux faits, *homo additus rebus*.

Georges Goyau, — et il faut l'en louer, — a mis sa personne dans son œuvre. Il est trop évident qu'un protestant convaincu ne raconterait pas tout à fait comme lui l'histoire du Protestantisme allemand, ou celle de Genève. Mais il est intervenu dans les opérations de son esprit avec tant de discrétion, il s'est soumis à l'objet de son étude avec une si scrupuleuse loyauté, il s'est efforcé avec une si touchante bonne foi de comprendre et de faire comprendre les idées et les personnalités qui lui étaient le plus naturellement étrangères, que ceux-là même qui résistent le plus vivement à ses conclusions s'instruisent et s'éclairent, en le lisant, sur les sujets qu'ils croient le mieux connaître. Il ne serait pas très malaisé, à l'aide de quelques menues retouches, d'extraire de ses œuvres une apologie complète et fort persuasive de l'individualisme protestant. Je sais des pro-

testants qui goûtent fort les études sur le Protestantisme allemand et genevois, et les deux volumes sur *Genève* ont été naguère l'objet d'un rapport extrêmement élogieux de M. Ferdinand Buisson.

Et de même qu'il sait rendre à ceux qui ne partagent point ses idées une très exacte justice, Georges Goyau se garde bien de flatter ses coreligionnaires et de les suivre jusque dans leurs erreurs. Il a su dire, le cas échéant, des vérités assez dures à certains catholiques français. Et en dépit des sollicitations qui lui venaient d'outre-Rhin, il a cru devoir arrêter à la mort de Bismarck l'histoire du catholicisme allemand : c'est qu'il voyait le parti du noble Windthorst abdiquer peu à peu devant l'Empereur luthérien et devenir le parti domestiqué d'Erzberger. La guerre étant venue rendre cette transformation criante, il en esquissa l'instructive histoire dans un article, puis dans une brochure, dont les courtoises sévérités furent douloureuses aux hommes du Centre. La *Gazette populaire de Cologne*, qui jusqu'alors avait apprécié d'une

façon très flatteuse les travaux historiques de Georges Goyau, déclara sans ambages que « la guerre l'avait rendu fou ». On ne sait pas, en Allemagne, rendre courtoisement hommage à la clairvoyance religieuse et patriotique.

Comme tous les écrivains modernes, que les hasards de l'actualité sollicitent dans les directions les plus diverses, Georges Goyau, en marge de ses grandes œuvres, a écrit un grand nombre d'essais ou d'articles dont l'unité intérieure nous échapperait un peu, si l'auteur n'avait pris soin de nous l'indiquer par le titre même sous lequel il les a recueillis : *Autour du catholicisme social*. Sans négliger, certes, les autres aspects du catholicisme, c'est sous cet aspect particulier qu'il l'envisage le plus volontiers. Convaincu que pour résoudre les conflits sociaux dont nous souffrons, et qui vont s'exaspérant tous les jours, seul le catholicisme est capable de fournir une doctrine pleinement satisfaisante, c'est cette doctrine qu'il s'efforce de dégager de tous les faits, anciens ou nouveaux, qu'il est conduit à étudier, de tous les livres qui

s'offrent à son attention. Et ainsi se sont formés au jour le jour ces cinq recueils d'études extrêmement variées, attachantes et suggestives. Portraits d'écrivains ou d'hommes d'action morts ou vivants, discussions d'idées ou de faits, essais sur des livres qui viennent de paraître, méditations même, il y a un peu de tout dans ces alertes et pleins volumes. Je sais des lecteurs, — et des lectrices, — que les dimensions imposantes de *l'Allemagne religieuse* effraient un peu, et qui font leurs délices de ces ouvrages. Sous une forme plus libre, moins impersonnelle et plus variée, ils y retrouvent toutes les qualités d'information, de vigueur, d'autorité et d'élévation spirituelle qui forment l'habituel apanage de l'écrivain; et ils sont heureux d'y voir reparaître, à tous les tournants, s'enrichissant progressivement de nuances et de précisions nouvelles, l'idée maîtresse dont il poursuit inlassablement l'illustration. Cette idée, dont l'histoire française de demain pourrait bien mettre définitivement en lumière la profonde justesse et la fécondité, est que le catholi-

cisme, bien conçu et généreusement pratiqué, bien loin d'être la grande « force de réaction » que dénoncent les préjugés à la mode, est au contraire l'une des grandes forces sociales de l'avenir. Pour régler les rapports, si souvent faussés, entre le capital et le travail, entre l'État et les individus, l'Église dispose non seulement d'indications théoriques, mais de directions pratiques éprouvées. Qu'elle n'hésite pas à approfondir, à développer ses réserves doctrinales, à pousser à l'action positive ceux qui viennent à elle. Et un jour viendra, plus prochain peut-être qu'on ne pense, où, sur ce terrain imprévu, se rencontrant avec elle, le monde étonné devra constater que tous les progrès qu'il avait conçus, tous les rêves de justice sociale dont il s'était enivré, tout cela était contenu en germe dans la divine parole : *Misereor super turbam.*

Dans l'intervalle de ses études d'histoire religieuse, Georges Goyau avait été amené à s'occuper de diverses questions d'histoire politique et scolaire. De très nombreux documents épistolaires sur les origines de la

Ligue de l'enseignement, d'autres documents imprimés qui n'ont jamais été déposés à la Bibliothèque nationale, mais que certaines bibliothèques privées ont précieusement conservés, avaient été mis libéralement à sa disposition. En dépouillant avec sa conscience habituelle ces multiples documents, il se rendit compte que l'anticléricalisme, dans la France contemporaine, avait, en fait, partie liée avec des doctrines qui, sous le couvert d'un vague humanitarisme et d'un pacifisme militant, aboutissaient à la négation de l'idée de patrie. Les deux causes qui lui tenaient le plus au cœur, le catholicisme et la France, se trouvaient ainsi compromises par d'insidieuses campagnes et des menées ténébreuses qu'il s'agissait de dénoncer à l'opinion publique. L'historien de *l'Allemagne religieuse* n'hésita pas; et sans quitter le terrain solide de la stricte histoire documentaire, il se mit courageusement à l'œuvre. Ainsi sont nés ces livres sur *l'École d'aujourd'hui*, sur *l'Idée de patrie et l'humanitarisme*, qui ont ouvert les yeux à tant d'honnêtes gens imprudents ou

mal informés, et qui n'ont pas peu contribué, dans les années où se préparait la grande crise européenne, à assainir l'atmosphère morale. Si, entre 1910 et 1914, l'anticléricalisme a été un peu en baisse en France, si l'on y a parlé d' « apaisement », si, même dans les milieux primaires, l'inquiétude patriotique s'est fait jour, si, en un mot, « l'union sacrée » en face de l'éternel ennemi se préparait dans les consciences françaises, les livres de Georges Goyau y sont certainement pour quelque chose.

*
* *

Il travaillait ainsi avec une activité infatigable, cherchant, pour sa modeste part, à réconcilier « l'Église et le siècle », ensevelissant dans de nouveaux livres et de bonnes œuvres les grandes douleurs intimes qui ne lui avaient pas été épargnées, quand la guerre éclata. Quoique l'Allemagne, qu'il connaissait si bien, lui fût un sujet de préoccupation constante, je ne crois pas qu'il ait,

plus que beaucoup d'autres, prévu l'atroce conflit. Il voyageait en Suisse. Il venait de passer plusieurs mois à Genève, enquêtant sur l'histoire de la « ville-Église, » expliquant, dans certains milieux protestants qui lui avaient demandé des conférences, les choses du catholicisme. Il s'empressa de repasser la frontière, reprenant à son compte la belle parole de Théophile Gautier en 1870 : « On bat maman, j'accours ! » Et n'étant pas soldat, il se mobilisa lui-même au poste où il pouvait être pratiquement le plus utile, dans ce service de santé, dont les douloureuses imperfections et les invraisemblables lacunes témoigneront devant l'histoire du coupable aveuglement de nos politiciens pacifistes, et qui, plus que tous les autres peut-être, avait besoin que le dévouement, la méthode, l'esprit d'organisation vinssent suppléer aux néfastes imprévoyances de l'avant-guerre.

Quatre années durant, sans un jour de relâche, Georges Goyau fut sur la brèche. A la question qu'il faut poser à tout Français :

« Qu'avez-vous fait pendant la guerre? » il pourra répondre qu'il aura contribué à sauver plus d'une vie française ; et celles qu'il n'aura pu sauver, son inlassable charité aura su leur adoucir leurs derniers moments. Non content d'administrer avec son habituelle et scrupuleuse conscience un hôpital auxiliaire, il apportait sa précieuse collaboration aux services de la Croix-Rouge. Cette vie toute nouvelle pour lui, toute pleine d'humbles devoirs quotidiens, et comme fondue dans le sacrifice anonyme de la collectivité française, avait interrompu tous ses travaux commencés. Il avait à peu près renoncé à écrire. Les trois ou quatre articles qu'il a pu, en prenant sur ses veilles, par un rude effort de volonté, rédiger en marge de ses absorbantes occupations, sont encore des actes, et des actes de guerre. Sans quitter le terrain historique, il dénonçait les capitulations successives des catholiques allemands devant les prétentions anti-chrétiennes de l'Empire évangélique, les hypocrites menées germaniques qui, sous couleur d'exploiter les divisions entre Fla-

mands et Wallons, avaient pour objet de rompre le front intérieur de la Belgique amie et alliée ; il mettait en un vigoureux relief le rôle de l'Église de France pendant la guerre ; enfin, il dressait en pied la haute et noble figure du cardinal Mercier. Aucune déclamation dans ces pages ; une grande objectivité de manière, de méthode et de ton ; mais au frémissement involontaire de certaines phrases, on sent la vibrante émotion qu'elles recouvrent. Plus que personne, l'historien du *Vatican* a compris que la guerre qui a désolé notre sol était, dans son fond, une véritable guerre religieuse, et que ce qu'elle a mis ou remis en question, c'est l'avenir même de la civilisation chrétienne.

Cette civilisation encore une fois sauvée, non pas uniquement, mais principalement par la France, il s'agissait de dissiper certains malentendus qui, au cours des siècles, mais plus particulièrement dans les dernières années, s'étaient glissés entre la « nation apôtre » par excellence et l'Église catholique, malentendus qui expliquent, sans toutefois la

justifier complètement, l'attitude de certains catholiques neutres à l'égard de la France durant la guerre. Ce fut l'objet du petit livre intitulé : *Ce que le monde catholique doit à la France*. Il s'agissait, d'autre part, de montrer que, dans l'Europe nouvelle, en quête d'un nouveau droit international, l'Église, enfin libérée de certaines servitudes qui avaient entravé sa mission, avait son mot à dire et son rôle à jouer, et qu'elle se trouvait replacée par l'histoire dans la grande voie royale de sa destinée. La conclusion de toutes ces constatations diverses était que la France, — la France victorieuse de 1918, la France des Croisades et de cette Jeanne d'Arc que l'Église vient de canoniser, — ne peut plus ignorer Rome, et qu'il y a entre les intérêts français et les intérêts catholiques une sorte d'harmonie préétablie que tout commande de respecter et de renforcer. Le livre *l'Église libre dans l'Europe libre* venait prêter un corps à ces idées. Une fois de plus, Georges Goyau exprimait là si bien la pensée profonde de la génération à laquelle il appartient que l'événement

n'allait guère tarder à lui donner raison.

Si modeste qu'il fût, Georges Goyau avait fini par se rendre aux vœux de tous ses nombreux amis, de toute cette jeunesse qui s'est nourrie de ses articles et de ses livres et qui le considère comme un maître, et il avait posé sa candidature à la succession académique d'Émile Faguet. Il eût fait un bel éloge de l'auteur du *Dix-huitième siècle*. L'éloge d'Émile Faguet a été réservé à Georges Clemenceau, devant lequel les candidatures les plus justifiées ont tenu à honneur de s'effacer. L'historien de *l'Allemagne religieuse* s'est remis au travail avec joie. Il a depuis longtemps formé le projet de compléter et de couronner son œuvre par une *Histoire religieuse de la France* qui nous manque encore et que tout le prédestinait à écrire : ses goûts, ses idées, ses travaux antérieurs, son désir d'apostolat, la nature de son talent, si religieux et si français tout ensemble. Ce grand livre, qui sera probablement son chef-d'œuvre, est fort avancé, et je sais que d'excellents juges, qui en connaissent certaines parties,

déclarent que Georges Goyau n'a rien écrit de plus parfait, de plus profond et de plus fort. On les en croit sans peine. Les plus beaux livres, dans tous les ordres, sont ceux qu'on a longtemps portés en soi et dans lesquels on peut se mettre tout entier. Après avoir tant médité sur le problème religieux, sur le génie et les destinées de la France, après avoir, par mille travaux d'approche, investi telle ou telle portion de ce vaste sujet, l'auteur du *Vatican* est admirablement préparé à retracer, dans un tableau d'ensemble, la vie religieuse de son pays à travers dix-neuf siècles d'histoire. Et son livre, paraissant à une époque de restauration morale et sociale, pourra être quelque chose comme un nouveau *Génie du Christianisme*, moins poétique sans doute, mais peut-être plus persuasif que l'ancien.

Ceux qui savent lire, et auxquels les renommées bruyantes n'en imposent guère, n'auront pas attendu ce moment-là pour reconnaître en Georges Goyau l'un des écrivains qui, par l'abondance et la qualité de leur œuvre, font le plus d'honneur à la pen-

sée française d'aujourd'hui. Et si par hasard ils ont vécu, ou même simplement voyagé à l'étranger, ils ont pu constater, et non pas seulement dans les milieux catholiques, de quelle estime respectueuse est entouré son nom. Nous avons en France trop de tendance à croire que la littérature d'imagination est toute la littérature, et que tel roman à la mode ou telle petite pièce de théâtre suffisent à témoigner de la persistante vitalité de l'esprit français. Si nous franchissons nos frontières, nous serons vite détrompés. Les étrangers cultivés lisent nos bons romans pour se divertir; mais les ouvrages qu'ils lisent pour s'instruire, voilà ceux qui comptent à leurs yeux. Taine et Renan, Brunetière et Vogüé n'auraient pas eu la réputation européenne qu'ils ont conquise, s'ils n'avaient pas satisfait à ce besoin primordial. Parmi les écrivains français qui viennent d'atteindre la cinquantaine, il en est peu dont la réputation soit, hors de France, aussi solidement assise que celle de Georges Goyau.

15 juillet 1920.

II

L'HISTORIEN DU VATICAN[1]

La librairie Firmin-Didot vient de publier, parmi ses « livres d'étrennes », un ouvrage bien remarquable : il se recommande tout d'abord à l'attention de tous ceux qui aiment les beaux livres, — pour eux et surtout pour les autres, — par une exécution matérielle presque irréprochable : gravures, chromolithographies, phototypies, reproductions d'autographes, de manuscrits, de médailles, que sais-je encore ? le tout d'un goût

1. *Le Vatican, les Papes et la Civilisation*, par MM. Georges Goyau, André Pératé, Paul Fabre, E.-M. de Vogüé, 1 vol. gr. in-4°, avec près de 500 gravures. Paris, Firmin-Didot, 1895.

exquis et d'un étonnant relief, on se demande vraiment ce qui manque à cette publication pour en faire l'un des chefs-d'œuvre de la librairie artistique française.

Le texte ne le cède pas à l'illustration. Les auteurs du *Vatican*, MM. Goyau, Pératé et Fabre se sont manifestement proposé d'écrire, non pas un ouvrage de science et d'érudition proprement dite, mais un livre de vulgarisation élégante et sobre; et ils y ont parfaitement réussi. Ne cherchez donc dans ces six cents pages ni références multipliées, ni renseignements bibliographiques, rien, en un mot, de ce qui constitue l'appareil « scientifique » des ouvrages qu'on destine à un public spécial, et rien non plus de ce qui risquerait d'épouvanter les lecteurs ou acheteurs ordinaires des « livres d'étrennes ». Mais si la science n'est pas ici à la surface, elle est au fond des choses; elle n'a pas cru devoir se faire pédante; elle s'est contentée d'être sérieuse; l'ennui et le charlatanisme, voilà deux écueils qu'elle a su constamment éviter. Je ne crois pas qu'il y ait une seule des ques-

tions que soulève l'important sujet traité dans ce volume qui n'ait été, je ne dis pas effleurée, mais étudiée avec une rare compétence. Et j'ose dire qu'il n'est personne qui ne puisse s'instruire en le lisant : les gens du monde y apprendront une foule de choses qu'ils ne savent guère sans doute; et les hommes d'étude y trouveront, réunis et condensés pour la première fois, un certain nombre de renseignements fort utiles que, souvent, ils chercheraient vainement ailleurs, et que, faute de temps ou d'une initiation préalable, la plupart d'entre nous se résignent à ignorer.

La division du livre est des plus heureuses et elle embrasse toute la matière, si vaste et si riche qu'elle soit. Une introduction de quelques pages, écrite par S. Ém. le Cardinal Bourret, a pour objet de présenter en quelque sorte l'ouvrage et les auteurs, de garantir au public et la science des uns, et l'orthodoxie de l'autre. Suit, en deux cent trente pages, une *Vue générale de l'histoire de la Papauté*. La seconde partie traite, en soixante-dix pages, *Du gouvernement central de l'Église*. Ces deux

premières parties sont l'œuvre de M. Georges Goyau. Une troisième partie, écrite par M. Pératé, étudie, en plus de cent pages, *les Papes et les Arts*. Les cent dernières, qui sont dues à M. Paul Fabre, sont consacrées à *la Bibliothèque vaticane*. Et un *Épilogue*, par M. de Vogüé, tire la conclusion et résume ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'ouvrage tout entier.

Ce qui frappe, à première vue, dans ce beau travail, et ce qui, à vrai dire, en fait l'unité, c'est l'admiration très profonde et très sincère dont il témoigne, de la part des divers auteurs, pour l'œuvre de la Papauté à travers les siècles. Assurément, — et fort heureusement pour nous, à qui la variété ne saurait déplaire, — M. Pératé n'écrit pas comme M. Fabre : l'un et l'autre savent conformer leur manière d'écrire au sujet qu'ils traitent ; et si le style du premier est plutôt celui d'un artiste, le style du second est plutôt celui d'un savant historien. Mais tous deux ont très bien vu les ressources et l'intérêt de l'étude qu'ils avaient entreprise ; et à lire les remarquables pages

d'histoire de ces deux anciens membres de l'École française de Rome, on se prend à songer que c'est peut-être là la meilleure réfutation des paradoxes de Voltaire et de son siècle sur l'œuvre soi-disant anti-civilisatrice du Christianisme et de la Papauté.

Nous insisterions davantage sur les quelques pages, si brillantes et si fortes, que M. de Vogüé a écrites à la fin du volume sur le rôle social et sur l'avenir de l'Église, si le nom de l'auteur du *Roman russe* n'était pas, à lui tout seul, une recommandation. Et, signalant seulement l'intérêt qu'il y aurait à rapprocher de ces réflexions, celles que, l'autre jour, M. Brunetière développait dans la *Revue des Deux Mondes* sous le titre : *Après une visite au Vatican*, et qui font, en ce moment, couler tant de flots d'encre, nous en arrivons maintenant à celui qui a écrit la moitié du livre que nous avons là sous les yeux, à M. Georges Goyau.

*
* *

Le nom de M. Georges Goyau n'est pas

encore connu du grand public. Il ne faut pas s'en étonner : il n'a pas vingt-cinq ans. Mais empressons-nous d'ajouter que ce tout jeune homme a déjà derrière lui presque un passé de savant. Entré le premier à l'École normale supérieure, il en est sorti premier agrégé d'histoire. Lui aussi, comme MM. Pératé et Fabre, il a été membre de l'École française de Rome... Qu'il me pardonne de l'accabler ici de tous ses titres ! Les titres ne sont rien, pas même une garantie, quand on ne les justifie pas ; ils sont une consécration, et une consécration légitime, quand on les justifie. Et M. Goyau est de ceux-là. Dans les « loisirs » de sa seconde année d'École normale, il a publié, sous la direction de M. Cagnat, le distingué professeur du Collège de France, une *Chronologie de l'Empire romain*[1], qui est un véritable monument « de travail, de patience et de soin », et dans laquelle on pouvait déjà deviner (je cite encore les propres paroles d'un maître compétent et sévère) « un

1. Un vol. in-12, LIX-635 pages, Klincksieck, 1891.

érudit qui fera honneur un jour à l'histoire romaine par des travaux personnels[1]. » Depuis cette époque, M. Goyau, entre autres travaux, a collaboré de la façon la plus active à un *Dictionnaire des antiquités romaines* dont la première édition est toute récente[2]. On peut voir par tout cela que le jeune auteur du *Vatican* est rompu aux minutieuses recherches et aux rigoureuses méthodes de la science.

Ce savant est aussi un écrivain, et il l'a bien prouvé dans son dernier ouvrage. Je voudrais pouvoir donner ici au lecteur une idée de ce style si ferme, si net, si précis, de cette langue puisée aux meilleures sources classiques, et pourtant bien moderne d'allure et d'inspiration. On peut écrire autrement : je ne crois pas qu'on puisse mieux écrire. A lire ces pages si pleines, on sent une pensée maîtresse d'elle-même et de ses moyens d'expression, et qui, presque du premier coup, trouve sa forme définitive. N'est-ce pas Jou-

1. G. Lacour-Gayet, *Revue critique de littérature et d'histoire*, 4 mai 1891.

2. Un vol. in-8° 1894, Paris, Ernest Thorin.

bert qui a dit : « La netteté est le vernis des maîtres » ? Je ne sais pourquoi cet aphorisme me revient en mémoire en lisant cette *Histoire de la Papauté ;* mais je ne vois personne, parmi les jeunes écrivains, à qui, sans flatterie, on puisse en faire une plus juste et meilleure application[1]. Si l'on voulait rapprocher ce style de ses modèles naturels, il faudrait songer à M. Brunetière qui écrit assurément avec précision, mais sans élégance, ou mieux encore, et toutes proportions gardées, à Taine... Je pourrais développer cette comparaison et la justifier par des exemples : mais je suis bien forcé de renvoyer au texte.

Le style de M. Goyau a cet autre mérite

1. Signalons pourtant une phrase (je ne crois pas en avoir trouvé d'autre) qui nous a paru entachée de quelque préciosité, et que M. Goyau effacera, nous n'en doutons pas, de la seconde édition de son livre : « Malgré l'assiduité de ses secrétaires, Léon XIII, écrivant une encyclique, ne commande guère à d'autres plumes que la sienne un habillement pour ses pensées ; et *lorsqu'au terme de l'œuvre, il les signe Leo, il peut se rendre ce témoignage que, dans le travail qui les a mûries, il a réellement pris la part du lion* (p. 337). »

d'exprimer les idées les plus générales, ou même les plus philosophiques, sans jamais tomber dans l'abstraction ; il parle à l'imagination en même temps qu'à la raison. Parfois même, une image sobre et saisissante, dont la beauté n'est faite que de l'extrême justesse des termes qui l'expriment et de leur exacte adaptation à l'idée abstraite qu'elle résume et qu'elle couronne, vient, je ne dis pas nous surprendre, mais réveiller notre attention fatiguée ou distraite, et lui donner comme un nouvel élan. Choisissons un exemple, entre beaucoup d'autres. L'auteur a développé quelque part cette idée qu'au moyen âge les Papes se considéraient comme les représentants de la justice divine et ne craignaient pas de châtier vigoureusement les princes que trop souvent les évêques n'osaient ni blâmer, ni frapper; et il ajoute : « Ainsi les Papes soulevaient le manteau royal dont l'éclat parfois éblouissait l'épiscopat, et portaient un souverain verdict sur les chrétiens qui s'y drapaient. » Ce sont de pareils traits qui mettent un style hors de pair.

Pour en finir avec les qualités de pure forme, notons aussi ces deux phrases qui nous montrent que le style de M. Goyau sait être spirituel et même ironique à l'occasion. « Il ne faut pas que la multitude des ouvriers « soit abandonnée sans défense à une exploi- « tation qui transforme en fortune pour quel- « ques-uns la misère du plus grand nombre ». Cette définition du régime capitaliste actuel est du Pape Léon XIII. — « L'Église, elle, ne se guinde pas jusqu'à la contemplation d'un homme abstrait en qui la profession d'ouvrier n'est qu'une modalité indigne d'occuper le législateur. » Je ne sais si vous serez de mon avis ; mais je trouve cette ironie-là bien savoureuse.

*
* *

J'ai tant insisté sur les éminentes qualités de style que l'on remarque dans l'ouvrage de M. Goyau, que je me demande si je n'ai pas loué la forme au détriment apparent du fond ; auquel cas, je serais bien fâché de m'être

fait si mal entendre. Car s'il est difficile d'écrire aussi bien que le jeune auteur du *Vatican*, il n'est pas moins malaisé de savoir « composer » comme lui. Je ne sais rien de mieux ordonné, de plus harmonieusement distribué que cette *Vue générale de l'histoire de la Papauté* qui ouvre le volume : et il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la table des matières. Et si l'on veut bien ne pas s'en tenir là, on ne pourra s'empêcher d'admirer avec quel art et avec quelle aisance l'auteur sait ramener la complexité des faits à l'unité d'une idée générale qui semble se développer d'elle-même tout au cours de cette histoire, simplifiant, éclairant, expliquant les faits à mesure qu'ils se produisent, en dégageant les multiples conséquences, et tout cela de façon si discrète, si modérée et si impersonnelle, qu'on est tout heureux de trouver l'histoire si claire, et qu'on songe à peine à en faire un mérite à l'historien. Je ne crois pas qu'il existe sur ce difficile sujet de livre qui donne, en moins de pages, une idée plus juste, plus complète, plus lumineuse et plus

« suggestive » de ce qu'a été, durant dix-huit siècles, l'œuvre des Papes et de la Papauté.

Je prononçais, tout à l'heure, le nom de Taine pour rendre l'impression que me faisait éprouver le style de M. Goyau : je comparerais volontiers maintenant les pages qu'il a intitulées : *Vue générale de l'histoire de la Papauté* au livre que M. Lavisse a écrit, il y a quelques années, sous le titre presque analogue de *Vue générale de l'histoire de l'Europe ;* et chacun sait que ne suggère pas qui veut de semblables comparaisons.

*
* *

Je voudrais, avant de conclure sur cet ouvrage, signaler aux lecteurs deux ou trois points sur lesquels l'effort du jeune auteur m'a paru particulièrement heureux. On lira tout d'abord avec un très vif intérêt le chapitre où M. Goyau étudie *la Papauté au XIX^e^ siècle.* A mon avis, on ne saurait mieux montrer, avec des arguments plus ingénieux, plus péremptoires et plus habilement pré-

sentés, comment et pourquoi, en vertu de quelles causes et à la suite de quelles circonstances, la Papauté, dans notre siècle, est en train de ressaisir l'empire qu'elle exerçait autrefois, non seulement sur les consciences, mais encore sur les destinées des peuples : à lire les pénétrantes analyses auxquelles se livre l'historien, on se rend un compte exact des raisons profondes et lointaines qui expliquent ce magnifique et presque inattendu réveil de la puissance pontificale auquel nous assistons depuis vingt ans. Et l'on arrive à cette conclusion, qui a bien son ironie, que, s'il y a un siècle où la Papauté se soit rapprochée de l'idéal d'omnipotence qu'elle a réalisé au moyen âge, ce n'est pas au XVII^e^ siècle, cette époque qui passe pour si foncièrement chrétienne, mais bien au XIX^e^ siècle, cette époque de libre critique, et, soi-disant, d'indifférentisme religieux...

Il faut aussi recommander au lecteur les quelques pages qui sont intitulées : *la Papauté après Trente et la Pensée moderne*. Oui ou non, le catholicisme est-il, comme on l'a trop sou-

vent prétendu, en contradiction absolue — et définitive — avec la raison et avec la science? Et, s'il ne l'est pas, quelle doit être, à l'égard de la science, l'attitude du penseur chrétien? Telles sont les questions que discute ici, avec une lumineuse brièveté, M. Goyau; et je ne sache pas de solution plus sage, plus nette et plus satisfaisante, que celle qu'il en propose. Les vrais catholiques, selon lui, « persistent, non seulement à espérer, mais à croire que la science parfaite et la foi sont prédestinées à l'harmonie, et que le dernier acte de la pensée libre sera un hommage à l'autorité ». Je ne veux affaiblir par aucun commentaire ces fortes et décisives paroles. Puisse-t-on les écouter en France, les méditer, — et en profiter!

Il ne faut pas se le dissimuler en effet: depuis tantôt deux siècles, ce qui a surtout fait défaut aux catholiques français, c'est l'autorité scientifique et le talent littéraire (on pourrait, si l'on voulait être méchant, ajouter : le sens politique). S'est-on demandé quelquefois ce qui serait arrivé dans l'histoire

des idées, si Voltaire et Rousseau, si, plus près de nous, Taine et Renan avaient été chrétiens?... Oui, je le sais, Chateaubriand et Joseph de Maistre, Lacordaire et Montalembert, d'autres encore, en ce siècle, ont su tenir une plume; mais les uns et les autres ont été des hommes instruits, des érudits quelquefois, plutôt que des savants; et il leur est arrivé, aux uns et aux autres, de raisonner parfois d'une façon bien singulière. Et, dans tous les cas, où est-il, au XVIII^e^ siècle, l'homme de génie, ou même de simple talent, qui, reprenant la grande tradition des Bossuet, des Pascal ou des Fénelon, ait été capable de lutter, d'égal à égal, contre les grands adversaires du christianisme?... Je ne sais, mais il me semble reconnaître, à divers signes, que cela est en voie de changer. Souhaitons aux Français de ne pas tromper ces espérances! Quand ils veulent s'en donner la peine, ils regagnent vite le temps perdu. Nous avons reconnu en M. Georges Goyau un écrivain et un savant de grand avenir : il est donc de ceux qui, par leurs conseils et leurs

exemples, peuvent aider leurs compatriotes à se défaire de certains préjugés et à renoncer à certaines timidités intellectuelles et morales. On peut, dès maintenant, compter sur lui pour ce rôle.

Mars 1895.

III

L'HISTORIEN DE LA FRANCE RELIGIEUSE [1]

Nos meilleures œuvres ne sont pas toujours et nécessairement celles que nous avons délibérément voulues et choisies. Le hasard, disent les uns, — la Providence, disent les autres, — intervient dans les destinées individuelles et impose ou suggère des décisions qui, parfois, sont les meilleures que nous puissions prendre. M. Georges Goyau avait-il

(1) *Histoire de la nation française*, publiée sous la direction de M. Gabriel Hanotaux. — *Histoire religieuse*, par M. Georges Goyau, Illustrations de Maurice Denis, 1 vol. d'in-4° ; Plon, 1922.

jamais songé à écrire une *France religieuse*? Je n'en jurerais pas ; mais j'imagine qu'entraîné par d'autres soins, il avait dû toujours se laisser rebuter par la redoutable complexité et par les difficultés de la tâche. Grand connaisseur d'hommes et de talents, M. Hanotaux souhaitait vivement sa collaboration pour cette *Histoire de la nation française* qu'il dirige et qu'il poursuit avec une magnifique ardeur : il sut, à son ordinaire, être éloquent, pressant, persuasif ; il triompha des objections et des scrupules. Et nous lui devons un livre que seul aujourd'hui sans doute M. Goyau était capable d'écrire, dont nous n'avions pas encore l'équivalent, même très lointain, et, pour tout dire, un chef-d'œuvre qui fait un singulier honneur à son auteur et à l'école historique française.

I

Une *Histoire religieuse de la France* devrait, semble-t-il, pour remplir tout son objet, embrasser et fondre ensemble trois sujets d'étude assez différents, et qui, pour être très souvent liés dans la réalité, n'en veulent pas moins être distingués avec soin : *la vie religieuse*, *la pensée religieuse*, *la politique religieuse*. Étroitement mêlée à l'action humaine, la religion, pour étendre à un plus grand nombre d'âmes son influence bienfaisante, a recours à divers moyens d'ordre pratique dont l'étude relève de l'histoire politique et diplomatique au moins autant, et peut-être plus, que de l'histoire proprement religieuse. D'autre part, la religion étant non seulement

une règle de l'activité sociale, mais encore une conception particulière de l'univers et de l'existence, elle offre tout naturellement à l'esprit une matière inépuisable de spéculation : de là, toute une succession ininterrompue de théories ou de systèmes dont les curieuses destinées sont aussi du ressort de l'histoire philosophique, et même de l'histoire littéraire. Enfin, tout en étant action et pensée, la religion est encore, et elle est même surtout une vie, une attitude intérieure qui détermine toute la manière d'être d'une âme, d'un groupe ou d'une époque. Définir cette attitude, en noter les causes et les effets, observer les soubresauts, les brusques élans contagieux, les assoupissements, les réveils, et comme le rythme de cette vie, c'est là la tâche essentielle de l'historien religieux. C'est à cela qu'il doit subordonner tout le reste. Le reste, c'est-à-dire la politique religieuse et la pensée religieuse, n'est qu'un reflet, une conséquence, souvent directe, parfois assez lointaine, de l'état moral qui est à la base de la vie religieuse.

C'est de quoi s'est fort judicieusement avisé M. Georges Goyau. Abandonnant aux collaborateurs de l'*Histoire politique*, *diplomatique* et *philosophique* les développements qui ne formaient pas son apanage exclusif et se contentant d'en indiquer l'amorce, il s'est cantonné fortement, rigoureusement sur le terrain de l'histoire purement religieuse ; il en a exploré avec une admirable activité toutes les dépendances ; il en a dressé avec une pieuse minutie la carte exacte et complète. Ce qu'a été, à travers les âges, la vie religieuse de la France, — la vie extérieure, mais aussi, mais surtout, la vie cachée, — les progrès, les conquêtes, les reculs, les tiédeurs d'une ardeur spirituelle qui ne s'est jamais éteinte et qui, bien souvent, a débordé nos frontières, les nuances successives et la qualité intime d'une foi qui, étant vivante, a, durant vingt siècles, fréquemment changé de caractère : voilà ce qu'il s'est attaché à nous bien faire connaître. Pour cela il a eu recours à un procédé infiniment ingénieux et dont on goûtera vivement, je crois, l'originale profon-

deur. Non content de poursuivre, à travers les textes et les faits, la plus savante enquête psychologique qui ait encore été conduite sur l'histoire morale de la France, et d'en ramasser et grouper les résultats dans une puissante et large synthèse, mieux encore, dans une sorte de vaste biographie collective, il s'est dit, — avec combien de raison ! — que la sainteté était, pour l'amateur d'âme, un critérium incomparable d'insigne valeur spirituelle, que les grands saints reconnus et consacrés par l'Église ont chance d'être, par excellence, l'expression et le symbole de la vie religieuse de leur temps, et que, pour représenter « au vif » cette vie religieuse, il fallait avant tout s'adresser à eux. Et il a été ainsi conduit à évoquer, aux diverses étapes de l'évolution religieuse de la France, la physionomie des grands saints français, dont l'œuvre et la vie nous apparaissent à la fois comme la vivante illustration des aspirations morales de leur époque et comme le facteur essentiel de l'évolution ultérieure. Devant ces grandes vies religieuses que sont celles d'un

saint Martin ou d'un saint Bernard, d'une sainte Jeanne d'Arc ou d'un saint Vincent de Paul il s'arrête avec une visible complaisance, et les images qu'il en dresse lui servent à jalonner les phases successives de la longue vie religieuse de cette haute personne morale qui s'appelle la France. On ne dira jamais assez tout ce que cette heureuse conception de son sujet a permis à l'historien d'introduire, dans son exposition, de clarté, de netteté, de force suggestive et de réalité concrète.

De cette idée M. Georges Goyau a su tirer encore le principe même de composition dont il s'est inspiré pour construire son œuvre. Quand on songe à la masse énorme de faits qu'il avait à maîtriser, on se dit que, pour ne pas plier sous le poids d'une telle accumulation de matériaux, il ne fallait rien de moins que cet art supérieur de la composition qui caractérise les grands maîtres classiques. Disciple fidèle d'un Brunetière, d'un Taine, — et, je crois aussi, d'un Bossuet, — l'auteur du *Vatican* ne s'est pas montré indigne des

plus illustres modèles. Je sais, de notre temps, peu de livres aussi puissamment construits que son *Histoire religieuse de la France*, et dont l'unité intérieure soit mise aussi fortement en relief par une composition plus savante et plus harmonieusement ordonnée. Or cette magistrale ordonnance n'aurait pas sans doute été réalisée, si l'historien ne s'était, croyons-nous, tenu le raisonnement suivant. Puisqu'il est établi que les grandes personnalités religieuses sont le vrai ferment de la vie spirituelle, qu'elles orientent dans un sens déterminé toute l'histoire morale, subordonnons à l'étude de leur action les hommes et les faits qui ont préparé leur venue ou qui ont prolongé leur influence ; que leur succession détermine la succession même de nos chapitres ; que la signification de leur œuvre nous éclaire sur celle des événements dont ils sont en quelque sorte la cause finale ; qu'elle nous aide à choisir, à grouper, à relier, à éliminer surtout, parmi les innombrables détails qui se présentent à nous. Et ainsi nous obtiendrons une « suite »

d'histoire, dont les grandes masses se dessineront d'elles-mêmes, dont les « époques » seront clairement distribuées, et dont la vigoureuse cohésion enfin reproduira la logique secrète, le mouvement même et l'allure de la vie.

Il y a une certaine école d'historiens, — je suis fâché qu'elle ait fait d'abondantes recrues dans l'Université, — qui, sous prétexte de probité, soi-disant « scientifique », — comme si l'histoire était une science ! — impose à ses adeptes le mépris du style, l'horreur du talent littéraire et l'obligation d'être parfaitement illisibles. M. Georges Goyau n'est pas de cette école. Il sait écrire et il a un style, — un style parfois trop condensé et trop ingénieux, un peu précieux même, tantôt par goût de la précision, et tantôt en souvenir de son cher Sénèque, — mais un style. Et les belles pages, fines, robustes, éloquentes, brillantes même, abondent dans son nouveau livre, plus peut-être que dans aucun de ses nombreux ouvrages antérieurs. Entre toutes celles que l'on pourrait citer, mentionnons au

moins cet émouvant portrait de saint Bernard :

Sa vie de luttes s'était déroulée comme un défi permanent à sa santé, à ses goûts. Ce moine qu'aucune fatigue n'arrêtait était depuis sa jeunesse un infortuné gastralgique, obligé d'installer, près de sa stalle de Clairvaux, un récipient où il pût vomir. Ce manieur d'hommes, dont tout un siècle prit conseil et qui connut tous les genres de triomphe, jugeait monstrueuse, à part lui, la vie qu'il menait, et écrivait avec amertume : « Je suis la chimère de mon siècle, n'étant ni clerc ni laïc ; du moine, que conservé-je encore ? Si j'en ai toujours l'habit, je n'en ai guère les mœurs. » Il voulait parler de ces victorieuses violences que le siècle faisait à son esprit de réclusion, à son goût de solitude, à la vocation même qui l'avait entraîné vers le vallon de l'Absinthe. Il mena le monde, et lui-même était mené par une destinée qu'il n'avait ni concertée, ni voulue, mais à laquelle il soumettait docilement et ses intentions et ses actes. De cet homme de recueillement, elle avait fait un nomade ; de ce méditatif aspirant au silence, elle avait fait un prédicateur de foules, le plus magnifique sans doute que l'Europe du moyen âge ait connu. Cette vie éprise d'une règle avait dû se mettre docilement à la merci des nécessités successives de l'histoire ; et c'est parce que Bernard fut au jour le jour l'esclave de l'heure, qu'il fut trente ans durant le maître du siècle.

On sent bien qu'une telle page, où tous les mots portent et sont comme justifiés par un texte sous-jacent, résume et condense des recherches considérables. Il en est ainsi de l'ouvrage tout entier. On pourrait être un peu effrayé de la somme de lectures qu'il suppose et qu'il utilise. C'est littéralement toute une vie intellectuelle, extrêmement active, qui est venue se fondre dans ces six cents pages, et si M. Goyau, pour se conformer à l'esprit de la collection à laquelle il collaborait, — ce qui, en un certain sens est peut-être regrettable, — ne s'était pas interdit toute espèce de note et d'appareil bibliographique, s'il avait produit toutes ses sources, j'imagine qu'il eût aisément doublé les dimensions de son travail. Manifestement, il s'est proposé d'opérer dans son livre la synthèse des innombrables études de détail et d'ensemble qui, depuis qu'il y a des érudits, et qui écrivent, se sont accumulées sur telle ou telle période, tel ou tel point particulier de l'histoire religieuse de la France, et il y a excellemment réussi. Non seulement son *Histoire* est au

courant des derniers travaux publiés sur toutes les questions qu'elle traite ou qu'elle soulève; mais encore on peut dire qu'en écrivant son livre, il a fait œuvre tout à fait nouvelle. Avant lui, nous n'avions pas d'*histoire religieuse de la France*, — j'entends d'*histoire* qui fût véritablement digne de ce nom : les vingt volumes que l'abbé Jæger a intitulés *Histoire de l'Eglise de France* ne sont guère qu'une compilation assez indigeste et sans grande critique. Par la qualité et l'abondance de son information, le livre de M. Georges Goyau répond bien à toutes les exigences de la critique d'aujourd'hui. Quand on a soi-même étudié telle ou telle des époques qu'il a successivement abordées, on se rend compte de tout ce que telle ou telle phrase, telle ou telle épithète même suppose de lectures diverses, de documents maniés, de réflexions longuement poursuivies. Là où le grand public ne verra qu'un lieu commun peut-être, le spécialiste reconnaîtra l'allusion au texte original, au fait précis et peu connu, la lecture rare, l'indication d'une obscure contro-

verse récente; et il admirera l'exactitude et l'ubiquité d'une érudition qu'il sera difficile, je crois, de trouver souvent en défaut. Peut-être ne sera-t-il pas mauvais d'insister un peu sur ce point.

Il est, par exemple, évident pour moi que M. Goyau est très minutieusement informé du dernier état de toutes les questions relatives à Bossuet, à Pascal, à Rousseau, à Chateaubriand, à Lamennais. Il y a certaine ligne de lui sur les rapports de sainte Chantal avec Saint-Cyran qui n'aurait sans doute pas été écrite avant la publication de M. Gazier, en 1914, sur *la Mère Angélique et Sainte Chantal.* A propos de Saint François de Sales, il a visiblement utilisé les remarquables travaux de M. Strowski, de M. Henri Bremond, l'introduction de Dom Mackey, les ouvrages de M. Autin sur *l'Échec de la Réforme en France*, de M^lle^ Zanta sur la *Renaissance du stoïcisme au XVI^e^ siècle*, et il me semble bien retrouver dans ses pages l'écho d'un passage du *Christus* du P. de Grandmaison. Pour son chapitre sur le Protestantisme et la Réunion

des Églises au XVII^e^ siècle, il a largement profité des belles études de M. Rébelliau, du travail de M. Picavet sur Turenne, de la *Préface* de M. l'abbé Vogt à son édition de l'*Exposition de la doctrine catholique*, du si curieux ouvrage d'H. de Lacombe, dont le titre révèle insuffisamment le contenu, *Sur la Divinité de Jésus-Christ, controverses du temps de Bossuet et de notre temps*. Le *Bulletin de la société d'histoire du protestantisme français* a manifestement été dépouillé avec le plus grand soin, et M. Goyau a sagement exploité les derniers travaux du pasteur Bost, aussi bien d'ailleurs que ceux de l'abbé Dedieu. Sur la prédication au XVIII^e^ siècle, il n'a que huit lignes, mais pour écrire ces huit lignes, il a certainement au moins feuilleté les principaux sermonnaires du temps, le P. de Neuville, l'abbé Poulle, Mgr de Boulogne, Bridaine, dont il a entrevu la grande figure ; il a lu peut-être le livre de l'abbé Maury sur *l'Éloquence de la chaire*, en tout cas ceux de l'abbé Bernard sur *le Sermon au XVIII^e^ siècle*, de l'abbé de Coulanges sur *la Chaire française au XVIII^e^ siècle*,

de Maurice Masson sur *la Religion de J.-J. Rousseau*, de M. Albert Monod sur *les Défenseurs français du christianisme de* 1760 *à* 1802... Et voilà que je suis plus long pour énumérer ses sources que lui pour les exploiter.

Cette érudition, dont la sobriété et la discrétion ne doivent nous dissimuler ni l'étendue, ni la fine précision, s'accompagne toujours chez M. Georges Goyau d'un fort remarquable esprit d'impartialité. Il y a quelque mérite, le domaine des idées et des croyances religieuses étant, comme chacun sait, celui où il est le plus difficile de conserver son sang-froid et sa liberté de jugement, de supporter la contradiction et d'être entièrement juste à l'égard de ses adversaires. D'autre part, l'auteur du *Vatican* a sur ces questions des idées très fermes et très arrêtées, dont il n'a jamais fait mystère, et qu'il sait, à l'occasion, défendre avec ardeur. Il n'a jamais été de ceux qui, même en histoire, selon la forte expression de Bossuet, « font le neutre ou l'indifférent ». Comme ils se trompent pourtant, ceux qui s'imaginent que,

pour juger avec sérénité, avec « objectivité » les idées et les hommes, un aimable scepticisme est nécessaire. Le scepticisme de M. Anatole France ne l'a pas, que je sache, empêché de porter, sur toute sorte de questions, les jugements les plus violemment sectaires. Et les convictions fortes de M. Georges Goyau ne l'empêchent nullement de porter, même sur ceux dont les idées le révoltent le plus, les jugements les plus modérés, les plus courtois, les plus délicatement nuancés. C'est qu'à une grande justesse d'esprit, à une extrême finesse de pensée, à une admirable probité intellectuelle, il joint une très rare charité morale : certains sont nés sévères; lui est né indulgent. Ajoutez à cela qu'il puise dans la force et la profondeur mêmes de ses convictions personnelles la sérénité nécessaire pour juger les choses et les hommes sans parti pris. « Quand on est sûr d'avoir raison, a écrit Renan, on est fort contre l'injustice ». Ce sont les convictions molles et mal assurées qui éprouvent le besoin de travestir la vérité des faits pour se donner trop

facilement raison ; les croyances vigoureuses au contraire regardent les réalités face à face, et elles sont patientes parce qu'elles ont l'éternité devant elles ; elles savent distinguer, même dans les pires erreurs, « l'âme de vérité » que presque toujours celles-ci renferment, le principe d'idéalisme et de spiritualité dont, bien souvent, ces erreurs ne sont qu'une déviation ; au besoin, car il y a une leçon à tirer de toute expérience historique, elles font leur profit personnel de ces fâcheux écarts de la conscience errante. Et c'est ainsi que l'historien de *la France religieuse* ne nous a rien dissimulé des fautes ou des crimes que ses coreligionnaires ont pu commettre à travers les âges. Le tableau qu'il nous dresse des excès, des désordres, des lamentables défaillances doctrinales et morales qui expliquent et qui, dans une large mesure, légitiment la Réforme, ne le cède en vérité et en âpre sévérité à aucun de ceux qui nous ont été tracés par les écrivains protestants ou libres-penseurs. Et pareillement, nul n'a condamné avec plus de vigueur la révocation

de l'édit de Nantes, « cette maladresse, cette illusion, cette cruauté suprême » et l' « atroce » répression exercée contre les malheureux huguenots qui avaient voulu rester fidèles à leurs croyances. « J'adore avec vous les desseins de Dieu, qui a voulu purger la France de ces monstres », écrivait Bossuet à Nicole en 1691. « Ferry, Claude, étaient-ce des monstres, naguère, pour Bossuet? » observe à ce propos avec une douce fermeté M. Georges Goyau. Dans son fervent désir d'être juste envers toutes les formes de la vie spirituelle, il rend généreusement hommage aux intentions des apôtres de la Réforme, aux besoins mystiques et moraux auxquels ils donnaient satisfaction. Chose curieuse, cet historien d'une impeccable orthodoxie est peut-être plus équitable aux protestants, — dont il n'ignore pas et dont, à l'occasion, il sait bien mettre en relief les défauts, — qu'il n'est sympathique aux jansénistes, — même aux jansénistes du XVII^e^ siècle, — et aux gallicans. Peut-être aurais-je parlé des gallicans, et surtout des premiers jansé-

nistes, avec une plus complète indulgence et leur aurais-je appliqué plus largement la célèbre et profonde devise : *Oportet hæreses esse*. Mais ce n'est là qu'une nuance; et même si cette réserve paraît justifiée, elle n'entame en rien le rare esprit de haute impartialité dont témoigne, à l'égard des hommes et des doctrines, l'*Histoire religieuse de la France*.

II

Pour apprécier à son juste prix la valeur proprement historique de cette *Histoire*, il faudrait pouvoir en résumer les données essentielles. Mais comment résumer en quelques pages un gros livre, plein, jusqu'à en craquer, de faits, d'idées, de suggestions de toute sorte, et qui n'est lui-même qu'un résumé d'immenses lectures, de longues recherches poursuivies en tous sens? Essayons pourtant, à la suite de ce guide si courtois et si minutieusement averti, de prendre une vue perspective de l'histoire religieuse de la France.

Passons sur les origines, fort obscures, de la religion gauloise. Cette religion est carac-

térisée par un fait capital, et plein de conséquences pour l'avenir : l'existence du druidisme, c'est-à-dire d'un clergé organisé et enseignant. « Parce que la Gaule, a écrit saint Thomas, dans son *Traité sur le gouvernement des princes*, était destinée à être le pays où la religion du sacerdoce chrétien serait la plus florissante, il fut divinement permis que, chez les Gaulois, des prêtres indigènes, les druides, fussent les définisseurs du droit. »

La religion gauloise suivit les destinées de la religion romaine. Comment le christianisme pénétra-t-il en Gaule? On ne peut guère que le conjecturer, les documents directs et positifs faisant défaut. Il semble que Rome et l'Orient aient eu, à cet égard, une influence décisive. Des « chrétientés » semblent, d'assez bonne heure, s'être formées en divers centres urbains. La première qui se révèle à nous, en 177, est celle de Lyon, et c'est pour nous livrer le nom de ses martyrs : l'évêque saint Pothin, sainte Blandine. L'Église lyonnaise combat avec ardeur le gnosticisme, et son grand évêque saint Irénée, « explorateur

curieux de toutes les doctrines », a maintenu rigoureusement contre les hérésiarques la vivante tradition qu'il tenait de saint Polycarpe, et, par lui, de saint Jean, « qui avait vu le Seigneur ». Dès ses débuts, par la voix de saint Irénée, l'Église de France préconise « l'accord de toute Église » avec l'Église de Rome « en raison de sa prééminence supérieure », et c'est chez nous que la grande thèse catholique a trouvé son plus chaleureux avocat. Moins éprouvée par les persécutions que l'Afrique et l'Italie, la Gaule, peu à peu, s'ouvrait à la religion nouvelle : à la fin du IVe siècle, plus de cinquante évêchés ont installé leur siège en d'anciennes « cités », et, en face du paganisme expirant, organisent une active propagande. L'un de ces évêques, saint Hilaire de Poitiers, dont Sulpice Sévère a pu dire que, « tout seul, il avait délivré la Gaule de la souillure de l'hérésie », a lutté toute sa vie avec une énergie admirable contre les progrès de l'arianisme, que favorisait l'empereur Constance. Il a fini par triompher, et c'est grâce à cet évêque Gaulois que non

seulement la Gaule, mais tout l'Occident chrétien a été définitivement rallié à la foi nicéenne.

Mais en Gaule, cette foi n'avait guère jusqu'alors entamé que les villes. L'évangélisation des campagnes fut l'œuvre de saint Martin, qui, à Ligugé, fonda le premier monastère, fut nommé, contre son gré, évêque de Tours, multiplia les miracles, les conversions, les fondations d'églises et de couvents, fit la « guerre contre les pierres », c'est-à-dire contre les idoles, et eut, de son vivant même, une réputation extraordinaire. On compte aujourd'hui en France 3.672 paroisses dont le grand missionnaire des Gaules est le patron : ce simple chiffre en dit plus que toutes les hagiographies sur la souveraine efficacité de son action.

Au v^e^ siècle, la chrétienté gallo-romaine, à peine constituée, allait subir le formidable assaut des grandes invasions des Barbares païens ou ariens. Un moment, on aurait pu croire qu'elle allait succomber, et, de fait, sur plus d'un point du territoire, le christianisme

rétrograda au cours de ce siècle étrangement troublé. Mais les moines, les évêques sauvèrent tout ce qu'il importait de sauver. « Que le flot des Barbares vienne se briser contre le Christ, et qu'il se laisser dompter » : ce vers de saint Paulin de Nole symbolise à merveille le rôle de l'épiscopat gallo-romain en face des Germains envahisseurs. Converti par saint Rémi, qui sut voir et prévoir tout ce que l'Église pouvait attendre des Francs, Clovis fonda en Gaule une royauté catholique et assura pour de longues années les destinées du christianisme orthodoxe, réalisant le rêve de cette héroïque sainte Geneviève, patronne de Paris, dont il sera un dévot admirateur. « Le très excellent roi qui fut non seulement le prédicateur, mais encore le défenseur de la foi » : c'est en ces termes que saint Rémi définit justement l'œuvre religieuse de Clovis et la mission de la royauté franque.

Cette royauté était encore bien barbare et, par ses ingérences et sa brutalité, elle a fait parfois payer un peu cher à l'Église l'appui

qu'elle lui prêtait. Celle-ci pourtant, à travers bien des misères et des corruptions, se développait, élargissait son cercle d'action. Saint Césaire d'Arles exerçait sur toutes les provinces de la vie religieuse et ecclésiastique son puissant magistère ; il donnait aux moines des règles écrites : près de deux cents monastères nouveaux se fondaient en Gaule au VI^e^ siècle. Un âpre moine irlandais, saint Colomban, venait prêcher une réforme dont la règle bénédictine recueillait les heureux résultats. Menacée au dehors par l'Islam, l'Église franque était sauvée par Charles Martel; menacée au dedans par la dissolution des mœurs et par les convoitises laïques, elle était sauvée par un moine anglo-saxon, l'apôtre de la Germanie, saint Boniface, qui, rendant à la France ce que la France, jadis, avait généreusement donné à son pays, préparait les glorieuses destinées et la politique religieuse d'un dynastie nouvelle.

Cette dynastie nouvelle, celle des Carolingiens, par la puissante personnalité de Charlemagne, a mis sur l'institution catholique

une empreinte ineffaçable. Reconnu et consacré par elle, le grand empereur s'est considéré comme le collaborateur le plus actif et le plus dévoué de la papauté, et il a mis au service de Rome, avec sa force matérielle, son génie d'organisation, son universalité d'aptitudes, même théologiques, sa ferveur d'apostolat. Mais après lui, la décadence vint vite, et, en dépit des efforts et des heureuses initiatives d'Hincmar, archevêque de Reims, l'Église du x^e^ siècle, de plus en plus soumise aux influences et aux tyrannies féodales, semble sur le point de sombrer dans la servitude. Une institution française la sauva. Ce fut Cluny.

Capitale monastique de la France et, bientôt, de tout l'Occident, Cluny répandit peu à peu son esprit dans la chrétienté tout entière. Il s'agissait de rendre à une Église divisée, simoniaque, asservie aux puissances laïques, son unité, sa pureté, son indépendance. Gerbert, pape sous le nom de Sylvestre II, Hildebrand, pape sous le nom de Grégoire VII, se vouèrent à cette œuvre réparatrice. Dans ce monde à demi barbare, et qui ne connais-

sait que la force, l'Église, à mesure qu'elle reprenait conscience de sa souveraineté, jouait de plus en plus un rôle de pacification moralisatrice : elle imposait un frein à la force brutale ou la dérivait vers les œuvres de civilisation générale ; elle instituait la trêve de Dieu, la chevalerie, dirigeait l'élan des croisades. C'est en France que sa voix trouvait le plus d'échos, et le livre que Guibert, abbé de Nogent-sous-Coucy, au début du XII^e^ siècle, intitulait *Gesta Dei per Francos*, en face de l'Allemagne, qui « ne faisait rien que ce qui pouvait peiner le Saint-Père », mettait en un vigoureux relief la vocation religieuse et catholique de la France.

Le XII^e^ siècle est le siècle de ce prodigieux saint Bernard, un de nos plus grands saints français, qui, trente années durant, fut le véritable fondé de pouvoirs de la Papauté, et qui, voyageur infatigable, convertissant, parlant, écrivant, luttant contre les hérétiques, dirigeant des consciences, multipliant les œuvres et les initiatives, prêchant la croisade, a mis sa marque personnelle sur tous les ressorts de

l'action et de la pensée religieuses. Après lui, une double hérésie, celle des Vaudois et celle des Albigeois, allait faire courir un grave péril au catholicisme français : pour extirper du sol national ces dangereuses ivraies, il fallut, plus que les procédés violents, et parfois sommaires, de l'Inquisition, l'action apostolique d'un grand pape, Innocent III, et celle des fils de saint Dominique et de saint François d'Assise. Pour les deux fondateurs de l'ordre des frères prêcheurs et des frères mendiants, la France était une terre d'élection qu'il fallait à tout prix conserver intacte pour les futures conquêtes de la vérité chrétienne.

L'avenir n'allait pas tarder à leur donner raison. « La France du XIII^e^ siècle, a dit M. Émile Mâle, fut la conscience de la chrétienté. » Elle le fut, d'abord, par l'Université de Paris qui a fait rayonner sur toute l'Europe la supériorité de sa science théologique et qui, en entrant résolument dans la voie ouverte par Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, a opéré la définitive et féconde récon-

ciliation de la pensée catholique et de la doctrine aristotélicienne ; elle le fut ensuite par la suprématie, universellement reconnue et admirée, de son art architectural ; et elle le fut enfin par l'éclat, le nombre et l'excellence de ses institutions charitables. La personne et la vie de saint Louis, « chrétien d'esprit franciscain faisant besogne de roi », symbolisent à merveille le magnifique épanouissement de l'idéal religieux français en cette époque fortunée de son histoire.

Les deux siècles qui suivirent, le XIV^e^ et le XV^e^, sont, au contraire, l'une des périodes les plus troublées de l'histoire française et de l'histoire européenne. La papauté, humiliée et bafouée par Philippe le Bel, exilée à Avignon et sous la dépendance des rois de France ; désordres et scandales dans l'Église et hors de l'Église ; procès des Templiers ; Wiclef et Jean Huss ; la guerre de Cent Ans et ses misères ; la chrétienté divisée contre elle-même par le grand schisme d'Occident : dans cette anarchie générale des institutions et des mœurs, il semble que tout va sombrer à la

fois : les jeunes nationalités qui se forment, et le christianisme lui-même. « La sainteté se faisait rare et l'Église, dans ses listes officielles de saints et de bienheureux, a dû se montrer avare pour cette période-là. » Çà et là pourtant, de hautes personnalités religieuses apparaissent, qui maintiennent la survivance de l'ancien idéal : Pierre d'Ailly, Gerson, saint Vincent Ferrier, sainte Colette de Corbie, sainte Jeanne d'Arc surtout, dont la mission providentielle fut de restaurer toute la tradition française. Sauvée par la pieuse « bergerette », la France sera le premier constitué des grands États modernes et, par le concordat de François Ier, elle signera avec la papauté, reconstituée elle aussi, un nouveau pacte d'alliance.

Ce pacte d'alliance allait devenir d'autant plus nécessaire qu'une révolution était sur le point d'éclater, qui devait ébranler jusque dans ses fondements la vieille cathédrale catholique. De toutes parts les âmes aspiraient à une réforme. Mais les uns, les humanistes, un Érasme, par exemple la con-

cevaient dans l'Église et par l'Église; les autres la rêvaient hors l'Église et contre l'Église. Ceux-ci, les violents, l'emportèrent d'abord sur les timides et les modérés. Par leurs audaces, par l'âpreté de leurs intransigeances, par la ferveur et le succès de leur prosélytisme qu'entretenaient des influences étrangères et des ambitions politiques, les réformés français rejetèrent le pouvoir royal, d'abord hésitant, du côté de l'orthodoxie romaine. Engagés dans une lutte sans merci, — on calcule qu'un tiers de la population française avait été entamé par les doctrines nouvelles, — les deux partis firent assaut de persécutions, de violences et de crimes. Enfin, après un demi-siècle de guerres civiles, quand il fut bien établi que la France ne passerait pas à la Réforme et qu'elle n'accepterait pas un roi huguenot, l'apaisement se fit : consacrant un état de fait, l'édit de Nantes imposa aux deux confessions l'obligation de se tolérer mutuellement et de vivre pacifiquement côte à côte.

Pour résister aux inquiétants progrès du

protestantisme, l'Église avait dû opérer sur elle-même une contre-réforme dont, chaque jour, le besoin se faisait plus profondément sentir. A cet effet, elle disposa bientôt d'un double instrument, qui se révéla particulièrement efficace : les décrets du Concile de Trente et la milice des Jésuites. Jésuites et décrets eurent de la peine à s'implanter en France, où le gallicanisme ecclésiastique, universitaire et parlementaire leur fit une guerre acharnée. Mais la patience romaine vint à bout de cette hostilité, et les heureux résultats de la réaction catholique ne tardèrent pas à se faire sentir. De tous côtés surgissent des fondations, des restaurations, des importations pieuses : Port-Royal, la Visitation, le Carmel. Prédicateurs, évêques, docteurs, controversistes travaillent à rendre à l'antique tradition tout son lustre. Sur le vieil arbre séculaire, la sainteté refleurit avec une magnifique luxuriance : saint Pierre Fourier, sainte Chantal, madame Acarie, saint François de Sales. C'est manifestement une grande époque religieuse qui va s'ouvrir.

Cette grande époque, c'est celle qui s'étend de la mort d'Henri IV au gouvernement personnel de Louis XIV, de la fondation de l'Oratoire à la mort de saint Vincent de Paul. Un nom la domine, celui de cet autre très grand saint français, dont l'action extraordinaire s'aperçoit dans toutes les démarches de la pensée religieuse française, « l'unique et multiple M. Vincent ». Former des prêtres, de vrais prêtres, de toutes les œuvres, — et elles sont innombrables, — auxquelles M. Vincent a mis la main, il n'en est aucune à laquelle, sous les formes les plus diverses, il se soit plus fortement et plus constamment attaché. Et telle fut aussi l'inspiration maîtresse de Bourdoise, de Bérulle, le fondateur de l'Oratoire, d'Olier, le fondateur de Saint-Sulpice. Grâce à eux tous, grâce aux séminaires qu'ils organisent sur toute la surface du territoire, le clergé français, par sa science, sa vertu, son ardeur chrétienne de charité et d'apostolat, devient le premier du monde, et, à Rome même, on lui demande des leçons et des exemples. A cette œuvre de

rénovation religieuse qui consiste à incorporer au catholicisme toutes les parties saines, légitimes et fécondes de la Réforme, la mystérieuse Compagnie du Saint-Sacrement associe secrètement les laïcs. Et le succès de ces efforts convergents est tel que la France, redevenant la nation missionnaire par excellence, va porter partout, dans le Levant, en Afrique, en Amérique, la flamme libératrice et sacrée de la civilisation chrétienne.

Un peu à l'écart du grand courant catholique, s'y mêlant par ses intentions, par quelques-uns de ses héros, par ses plus grandes œuvres, s'en séparant par les tendances de sa théologie et par l'ardeur obstinée de ses controverses, Port-Royal reprend en sous-œuvre, avec plus de modération, le dessein de la Réforme, son rêve illusoire d'un retour à un christianisme primitif, austèrement immuable. De grandes âmes religieuses y vécurent, qui s'associèrent à l'effort commun contre les protestants et contre les libertins : le traité *De la perpétuité de la foi*,

d'Arnauld et Nicole, et les *Pensées* de Pascal sont une date dans l'histoire de l'apologétique chrétienne.

Au point de vue religieux, Louis XIV a continué assez imparfaitement l'œuvre de Louis XIII. Se considérant comme le « capitaine » d'un vaisseau dont le Pape était le « pilote », il aurait volontiers dicté des ordres au pilote et volontiers aussi il lui aurait imposé sa théologie. Son orgueil, son esprit d'autorité le mirent à deux doigts d'un véritable schisme, que la souple habileté de Bossuet sut épargner à la France. Comme pour se faire pardonner à Rome son gallicanisme persistant, mais surtout pour réaliser dans son royaume la complète unité morale, Louis XIV se fit, contre toutes les hérésies, le défenseur intransigeant de l'orthodoxie doctrinale : il persécuta âprement les Jansénites, il s'employa, avec un zèle excessif, à faire condamner le quiétisme; enfin et surtout, il commit la faute inexpiable de révoquer l'édit de Nantes, de traquer et de proscrire les protestants, de les acculer à l'exil,

au sacrilège ou au martyre : il n'aboutit qu'à réorganiser contre lui une Église protestante, qu'à rendre vains les efforts si heureusement tentés par Bossuet pour réunir et réconcilier les deux Églises. Si ces fautes n'avaient pas été commises, il est difficile de préjuger ce qui aurait pu advenir. Jamais l'Église de France n'avait été si puissamment attirante : elle avait réalisé l'union des deux antiquités; elle avait pour elle la science et la doctrine, l'éloquence, le talent, le génie même; ses œuvres religieuses, intellectuelles et sociales attestent, en France et hors de France, sa féconde vitalité : Bossuet et Fénelon, Bourdaloue et Massillon, Rancé et Mabillon, saint Jean-Baptiste de la Salle, sainte Marguerite-Marie Alacoque sont les témoins divers d'une vie extérieure et d'une vie cachée qui n'ont jamais été plus riches.

C'est un tout autre spectacle que nous offre le XVIII^e^ siècle. Non pas que la France des dernières années de l'ancien régime ait manqué d'excellents prêtres, et même de saints. Mais les interminables querelles jan-

sénistes, les fâcheuses docilités gallicanes à l'égard d'un pouvoir royal de moins en moins respectable, les multiples abus qu'a perpétués et aggravés une longue prise de possession indiscutée ont fait à la religion officielle un tort irréparable. D'autre part, le talent et le génie littéraire sont passés du côté de l'incrédulité : Bayle, Voltaire, Diderot, les Encyclopédistes mènent une lutte sans merci contre « l'infâme ». Le protestantisme français renaît de ses cendres mal éteintes et finit par obtenir un demi-droit de cité. Dans ce siècle si peu chrétien, le défenseur le plus éloquent et le plus écouté du christianisme est un philosophe, un protestant et un Genevois, Jean-Jacques Rousseau. Rome ne parvient pas à faire entendre sa voix et reconnaître son autorité; elle se laisse arracher la suppression de l'ordre des Jésuites. Enveloppés dans une réprobation et une hostilité croissantes, le catholicisme et l'absolutisme monarchique sont à la veille d'une crise que d'Argenson prévoyait dès 1753, et qui sera formidable.

Elle s'annonça tout d'abord assez pacifique. Les *Cahiers* de 1789 ne sont point, dans leur ensemble, défavorables à la religion; ils souhaitent simplement la réforme des abus. Mais le clergé est divisé contre lui-même, et ses richesses sont un appât offert à de trop impatientes convoitises. La Constituante délie d'abord les moines de leurs vœux, puis décrète la nationalisation des biens ecclésiastiques. Rencontrant peu de résistance, — la moitié des religieux français quittèrent leurs couvents, — elle s'enhardit à imposer à ce nouveau clergé de fonctionnaires une « constitution civile » qui rompait tous liens avec Rome, ruinait toute hiérarchie ecclésiastique et subordonnait l'Église de France aux fantaisies du pouvoir civil. Cette fois, la guerre religieuse était déchaînée. La Législative, la Convention sévissent avec violence contre les prêtres insermentés, contre les catholiques restés fidèles, excitent contre eux les passions populaires; le sang coule à flots; la persécution s'en prend non seulement aux personnes, mais aux monuments et à tous les

objets du culte; contre la religion traditionnelle elle dresse des cultes nouveaux, celui de la Raison et de l'Être suprême; elle provoque le soulèvement de la religieuse Vendée. Enfin arrive le 9 thermidor : la liberté des cultes est proclamée et, grâce à la sagesse apostolique de l'abbé Émery, la France pacifiée, épurée par la souffrance, offre au monde étonné le spectacle d'une renaissance religieuse. Cette renaissance, la persécution directoriale fit tout pour l'étouffer, mais elle n'aboutit qu'à en retarder, à en rendre plus irrésistible le triomphal épanouissement. Ce fut l'œuvre, éminemment bienfaisante, de Napoléon, de marcher dans le sens des événements et des secrets désirs de la grande majorité des Français, et, en signant le Concordat, de ruiner les derniers espoirs de l'opposition gallicane, janséniste et philosophique, et d'opérer avec Rome la réconciliation définitive de l'Église française.

Mais, entre Rome et Napoléon, il y avait un malentendu que le temps allait faire éclater. Napoléon ne concevait pas d'autre autorité

que la sienne, et la religion n'était pour lui qu'une « gendarmerie sacrée ». Pour n'avoir point voulu souscrire aux fantaisies théologiques du maître, Pie VII se vit dépouiller de ses États et traîner captif à Savone. Contre le Pape qui refusait l'investiture aux évêques nommés par l'État français, l'Empereur essaya de s'appuyer sur les restes du gallicanisme qu'il avait lui-même détruit ; il fut très mollement soutenu, et l'édifice qu'il avait restauré, chancelant par la base, menaçait ruine de toutes parts. Pour se venger de sa déconvenue, il dénonça le Concordat, multiplia les mesures persécutrices, convoqua un concile national : Rome ne céda pas, et, l'Empire une fois disparu, en dépit d'un retour offensif de l'opposition gallicane, la Restauration dut revenir au régime réparateur du Concordat de 1801.

A la faveur de ce régime, la religion avait connu une nouvelle période de prospérité ; mais en 1830 la Révolution devait lui faire payer un peu cher la protection que la légitimité restaurée lui avait trop généreusement

octroyée. Dissocier ces deux causes, telle fut l'œuvre de Lamennais et du groupe de l'*Avenir ;* mais Lamennais était un esprit excessif, et il fut condamné. Conservant toutes les parties saines de Lamennais, son anti-gallicanisme, son goût de la liberté, ses tendances sociales, Lacordaire, Montalembert, Ozanam surent ramener au catholicisme les sympathies de l'opinion et, grâce à eux, la Révolution de 1848 ne fut pas antireligieuse. Mais quand la loi Falloux eut assuré aux catholiques français la conquête de la liberté d'enseignement, ils se divisèrent sur la plupart des questions d'ordre politique et théologique qui se posaient à eux. Le Concile du Vatican vint mettre fin à toutes ces discussions, donner le coup de grâce au gallicanisme, tandis que, par la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, la France mystique recevait une satisfaction qu'elle réclamait depuis plusieurs siècles.

Depuis 1870, les rapports de l'Église et de l'État français ont été presque constamment très tendus : mais l'indifférence ou l'hostilité

des pouvoirs civils, bien loin de nuire au développement de l'idée religieuse, semblent au contraire lui avoir plutôt servi de stimulant, s'il est vrai que jamais, depuis deux siècles, au double point de vue intellectuel et social, comme au point de vue de son expansion extérieure, le catholicisme français n'a été plus florissant, plus vivant, plus fécond en œuvres et en hommes. La loi de séparation, la rupture avec Rome n'ont pas ralenti ce curieux mouvement. D'autre part, le rôle du clergé et des catholiques pendant la Grande Guerre a fait tomber bien des préjugés, et la France victorieuse, affamée de paix religieuse, n'a pu conserver à l'égard du Vatican l'attitude puérilement et dangereusement boudeuse qu'elle avait affectée au temps de ses défaites et de son isolement. Elle a renoué avec Rome, et il semble qu'une ère nouvelle va s'ouvrir où la religion ne rencontrera plus d'obstacle légal à son rôle moralisateur et à son action civilisatrice.

III

Présenter un grand nombre de faits, judicieusement choisis et minutieusement contrôlés, sous une forme claire, exacte, animée ; en démêler avec sagacité le caractère, l'enchaînement et la suite : c'est là sans doute la première obligation et la tâche essentielle de l'historien. Ce n'en est pourtant pas la seule. L'histoire n'est pas une simple collection de faits bruts et morts. Ces faits ont un sens ; ils sont chose vivante, étant chose humaine, et le véritable historien est celui qui sait en dégager la signification générale, et qui, sans cesser d'être historien, ne dédaigne pas d'être philosophe.

A cette condition suprême de la grande

histoire, M. Georges Goyau a largement satisfait. Ce qui forme, selon moi, le mérite éminent de son *Histoire religieuse de la France*, c'est qu'elle est tout entière dominée par une idée générale qui, issue naturellement des faits, reparaît à tous les tournants de son livre, chaque fois formulée en des termes d'une ingénieuse et expressive justesse. Cette idée, qui s'épanouit magnifiquement dans son dernier chapitre, c'est qu'il y a, si l'on peut dire, entre le catholicisme et la France, une sorte d'harmonie préétablie, dont nos vingt siècles d'histoire sont, à proprement parler, la constante, la vivante illustration. M. Goyau rappelle, — ce sont les dernières lignes, évidemment symboliques, de son *Histoire*, — le curieux hommage que, dès le IX^e^ siècle, un arrière-petit-fils de Charlemagne, l'empereur Louis II, rendait à « la vocation missionnaire » de la France : « La nation des Francs, disait-il, a fructifié pour Dieu, ce sont des fruits nombreux et très féconds, *parce que non seulement elle croit, mais parce qu'elle en convertit d'autres, en leur appor-*

tant le salut. » — « Cette définition carolingienne de la France, — ajoute fortement l'historien, — résume encore, onze cents ans plus tard, notre histoire religieuse, parce que notre âme elle-même s'y trouve résumée. » On ne saurait mieux, ni plus justement dire ; et dans cette simple phrase, M. Georges Goyau nous a livré lui-même l'âme, souvent visible, et partout présente, de tout son livre.

L'empereur Louis II n'est certes pas le seul qui, au cours de ces vingt siècles d'histoire, ait reconnu et affirmé cette singulière « vocation » du génie français, et avec une visible complaisance, M. Goyau a recueilli et rapporté, à cet égard, de fort suggestifs et éloquents témoignages. C'est au v^e^ siècle saint Avit écrivant à Clovis : « Puisque Dieu veut bien se servir de vous pour gagner toute votre nation, offrez une part du trésor de foi qui remplit votre cœur à ces peuples assis au delà de vous, et qui, vivant dans leur ignorance naturelle, n'ont pas encore été corrompus par les doctrines

perverses ; ne craignez pas de leur envoyer des ambassades et de plaider auprès d'eux la cause de Dieu, qui a tant fait pour les Francs. » C'est au VI^e^ siècle, le rédacteur inconnu du prologue de la loi salique : « Vive le Christ qui aime les Francs ! disait-il. Qu'il garde leur royaume et remplisse leurs chefs des lumières de sa grâce ! Qu'il protège l'armée ! Que le Seigneur Jésus-Christ dirige dans les voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent ! Car cette nation est celle qui, petite en nombre, mais brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains, et qui, après avoir reconnu la sainteté du baptême, orna somptueusement d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyrs, que les Romains avaient brûlés, massacrés, mutilés, ou fait déchirer par les bêtes. » C'est saint François d'Assise qui, voulant « se réserver la province qui serait le plus à la gloire de Dieu, au profit des âmes et au bon exemple de la religion », s'écrie : « Je choisis la province de France, parce que les Français témoignent un grand respect au

corps du Christ », et qui, jusqu'au bout, nous dit son biographe, Celano, « continua d'aimer la France, l'amie du corps du Seigneur, et de désirer y mourir, à cause de sa révérence pour les saints Mystères ». C'est Jeanne d'Arc écrivant au duc de Bourgogne : « Ceux qui font la guerre au dit saint royaume de France, font la guerre au roi Jésus », et rêvant d'entraîner les Anglais « là où les Français feront le plus beau fait qui oncques fut fait pour la chrétienté ». C'est le patriarche de Constantinople écrivant à Charles V : « Vous êtes le pôle vers lequel se dirige le vaisseau de l'Église. » C'est enfin le moine Guibert célébrant *Gesta Dei per Francos*, et déclarant que les Français « avaient montré les voies de l'Orient à ces peuples marchant sans maîtres sous la seule impulsion de Dieu, très loin de leur patrie, non par le désir d'une vaine renommée, ni par avidité d'acquérir des richesses nouvelles, ni pour reculer les frontières de leur nation, ni même (motif plus honorable) pour défendre la liberté et la chose publique, mais pour Dieu » !

Il y a une nation dans l'histoire qui, certes, a eu ses faiblesses et ses heures de défaillance, mais qui, invinciblement idéaliste, a toujours fait passer ses intérêts matériels après certains intérêts d'âme qu'elle estimait supérieurs, et qui, d'autre part, toujours éprise d'apostolat, n'a jamais pu garder pour elle toute seule les vérités qu'elle croyait avoir conquises. Il y a une nation qui, concevant toutes choses sous les espèces de l'unité et de l'universalité, n'a jamais pu admettre que les peuples fussent au fond différents les uns des autres et qu'une même doctrine spirituelle ne dût pas rassembler un jour tous les membres de la grande famille humaine. Sur tous ces points, il y avait accord préalable, rencontre spontanée, harmonie préétablie entre le génie français et l'idéal catholique. Comment s'étonner que, de toutes les nations du monde, — n'en exceptons ni l'Italie, ni l'Espagne, ni même la Pologne, — la France soit celle qui ait le mieux accueilli, le plus profondément compris et le plus généreusement pratiqué le catholicisme, et qui

ait seule obtenu et justifié le titre de « fille aînée de l'Église » ? — Le catholicisme s'est si bien incorporé à la substance même de l'âme française qu'il en est devenu littéralement inséparable. Les plus farouches adversaires du catholicisme sont, chez nous, à leur insu, imprégnés de l'esprit catholique, et la Révolution française n'aurait pas eu ce caractère d'active propagande internationale qui la différencie si curieusement de la Révolution anglaise, par exemple, si la « mentalité » catholique n'en avait pas inspiré les démarches, dicté les attitudes, déterminé les objectifs. Français que nous sommes, héritiers d'une tradition vieille de vingt siècles, que rien n'a pu briser, et dont le temps n'a fait que multipler les mailles, que nous le voulions ou non, nous avons le catholicisme dans le sang. Il y a des tuniques de Nessus qu'aucun effort ne saurait arracher des épaules qui les ont une fois revêtues.

A deux reprises, au cours des temps modernes, la France s'y est énergiquement appliquée, et, un moment, on aurait pu croire

qu'elle allait y réussir. Le cardinal de Lorraine, vers le milieu du XVI^e^ siècle, estimait, — avec quelque exagération d'ailleurs, — qu'elle était, aux deux tiers, « infectée » par l'hérésie protestante, et, de nos jours encore, il se trouve, après Quinet, des historiens pour croire qu'elle a été sur le point de passer tout entière à la Réforme, et pour regretter qu'elle ne l'ait pas fait. C'est là, selon moi, une vue bien peu historique et bien peu philosophique tout ensemble. La contingence des grands faits de l'histoire est fort limitée. Si la Réforme n'a pas triomphé chez nous, c'est qu'il y avait entre la Réforme et le tempérament français incompatibilité foncière. A-t-on suffisamment observé que Calvin était un génie infiniment plus *catholique* que Luther, et que son œuvre a surtout consisté à réédifier, à son propre profit, un catholicisme plus rigide, moins hospitalier, moins susceptible d'évolution et d'adaptation que l'ancien? C'est par là d'ailleurs qu'il a séduit nombre de ses coreligionnaires. Mais si l'ensemble du pays a combattu, et finalement repoussé, ce sombre

individualisme religieux, c'est qu'épris d'action, et d'action collective, le Français n'a pas pu admettre une doctrine qui lui refusait l'espoir de faire son salut en agissant pour autrui. Le Français se demandera toujours :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?

Ses goûts esthétiques, sa sociabilité, son instinctive modération s'opposaient également aux tendances contraires de la Réforme, et il consentit à la tolérer, mais non à s'y asservir. Le cas d'Henri IV, l'un des plus Français de nos rois, est, à cet égard, infiniment curieux. Sur sa conversion, — qui fut plus sincère, réfléchie et sérieuse qu'on ne l'a parfois prétendu, — nous n'avons pas tous les détails intimes et précis que nous voudrions posséder. Mais nous en savons assez pour entrevoir non seulement « les puissantes et subtiles raisons théologiques dont il était rebattu par M. du Perron », mais encore et surtout les profondes raisons psychologiques et morales qui, peu à peu, l'ont détaché du

protestantisme et conduit au catholicisme. Le tempérament national a réagi en lui au contact d'un catholicisme plus exactement connu, et il s'est découvert avec la vieille religion traditionnelle des « affinités électives » qu'il ne soupçonnait pas. Voilà sans doute tout le mystère de sa conversion, et elle a une valeur représentative qu'on ne saurait s'exagérer.

Deux siècles se passent, et voilà que le catholicisme, rendu solidaire des fautes et des abus de l'ancien régime, semble de nouveau devoir être emporté dans l'effroyable tourmente d'où va sortir une France nouvelle. Cette fois, il a contre lui non seulement les appétits, et les idées ou les préjugés à la mode, mais la force, en apparence toute-puissante, du pouvoir civil. Toutes ces passions coalisées ne peuvent prévaloir contre la fierté et l'intégrité de certaines consciences et contre l'instinct national; et quand la poussière du combat est tombée, on s'aperçoit que cette « superstition » « gothique » dont on a tant médit, et qu'on a cru ensevelir sous

les sarcasmes et sous les ruines, maintenant qu'elle est dégagée de compromissions fâcheuses, est redevenue plus vivace et plus profondément respectée qu'elle ne l'était à la veille de la Révolution. Cette fois encore, l'épreuve, qui devait lui être fatale, n'a fait que consolider l'antique croyance héréditaire.

Que la France soit une terre essentiellement catholique, et que, comme telle, elle soit proprement nécessaire à l'Église, on le sait bien, on l'a toujours su à Rome, et c'est pourquoi Rome a toujours été indulgente aux écarts et aux défaillances de la pensée ou de l'action de la France. Pie VII n'a pas tenu rigueur à notre pays des excès de la Révolution, et il n'a reculé devant aucune concession pour lui rendre la paix religieuse; la brutalité même de Napoléon n'a pas découragé sa bienveillance. « Il n'y a pas de pire aînée », disait de nous parfois en souriant Pie IX, qui ne détestait point le calembour; mais que de fois n'a-t-il point manifesté son affection pour la France! La prédilection de

Léon XIII — et de Rampolla — à notre égard était légendaire. Pie X, qui n'avait point à se louer de nos gouvernants, vantait, en toute occasion, la piété française, et il déclarait que « si le surnaturel vit partout dans le monde, il vit surtout en France ». Et ce fut une des grandes joies de Benoît XV de pouvoir, avant de mourir, renouer avec la victorieuse patrie de Jeanne d'Arc.

C'est qu'en bon élève de Rampolla et de Léon XIII, il savait bien, par l'exemple du passé, tout ce que l'Église de demain est en droit d'attendre de la grande « nation apôtre ». Dans le dernier chapitre de son *Histoire*, M. Georges Goyau nous trace un tableau saisissant et précis de ce que fut au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ l'œuvre catholique de la France. On songe, en le lisant, à telle parole célèbre de Michelet que les étrangers seuls auraient le droit de citer et d'approuver, ou encore à ces vers de Shakespeare : « France, dont l'armure est conscience, descend avec le bouclier sur les champs de bataille où l'appellent le zèle et la charité, comme le propre

soldat de Dieu. » A l'heure où de tous côtés, une trop habile ou criminelle propagande reproche injustement à la France son prétendu « impérialisme », l'intolérable étroitesse de son « égoïsme sacré », il est bon de rappeler quelques-uns de ses titres à la reconnaissance de ceux que les grandeurs spirituelles ne laissent pas indifférents.

C'est à notre XVII^e^ siècle que remontent les deux principaux groupements de nos missionnaires français : les Lazaristes, ou les prêtres de la Mission, qui ont eu saint Vincent de Paul pour fondateur, et les Missions étrangères. Ces dernières évangélisaient en 1916 315.861 Chinois, nos Lazaristes 509.208; nos Franciscains 10.700, nos Jésuites près de 300.000. Des 1.400.000 catholiques que compte la Chine, les quatre cinquièmes sont des convertis de la France. Dans l'Indo-Chine, 807.700 sur 1.100.000 catholiques, en Corée, 86.405 relèvent des prêtres des Missions étrangères, qui ont réussi à s'ouvrir le Japon et à y baptiser 70.213 âmes. Dans l'Inde et à Ceylan, un million de catholiques sont tributaires de

l'apostolat français; ils sont 261.000 à Mada
gascar. Dans le reste de l'Afrique, les reli
gieux de Libermann, les Pères du Saint
Esprit, les Pères blancs de l'admirabl
Lavigerie ont révélé le Christ et la France
438.581 chrétiens et à 168.621 catéchumènes
Nos missions d'Océanie comptent 160.000 f
dèles. Il faut renoncer à chiffrer toutes le
conquêtes catholiques françaises du Levan
et quand, en 1893, Léon XIII voulut se fair
représenter au Congrès eucharistique de Jéru
salem, c'est un Français, le cardinal Langé
nieux, qu'il choisit comme légat pontifica
Ce choix était un hommage et un symbole.

L'apostolat français, comme la colonisatio
française, a ceci de caractéristique que, bie
loin de s'imposer du dehors et de se retra
cher dans un isolement dédaigneux, il asso
cie bien vite à son effort les âmes même
qu'il se propose d'éclairer et de sauver. Le
Missions étrangères ont recruté 1.621.625 f
dèles : leurs 46 évêques sont assistés de 1.25
missionnaires et de 1.008 prêtres indigène
de 3.278 catéchistes et de 6.537 religieuses

7 séminaires dispensent l'enseignement reli-
ieux à 2.311 séminaristes qui, à leur tour,
ront, au péril de leur vie, porter l'Évangile
de nouvelles populations païennes ou bar-
ares.

Car on pense bien que, pour arracher à leurs
rreurs, à leur immoralité tant d'êtres hu-
ains, il ne suffit pas de verser son or, — en
911, sur les sept millions que récoltait
'œuvre de la Propagation de la Foi, plus de
rois millions venaient de chez nous, — il
aut aussi verser son sang. « On calculait en
900, écrit M. Goyau, que les trois quarts des
prêtres, frères et religieuses, affectés aux
nissions par les diverses nationalités, étaient
riginaires de chez nous, et que la France pou-
ait revendiquer les cinq sixièmes des mar-
yrs. » Et cela revient à dire que si la France
n'a, certes, pas le monopole de la sainteté,
lle est pourtant, à cet égard, la plus large-
ent privilégiée des nations chrétiennes. Sur
dix-huit prêtres séculiers du XIXe siècle qui
ont déjà saints, bienheureux et vénérables,
neuf sont des Français. Parmi les religieux

et religieuses déclarés vénérables, figurent au moins huit Français et une dizaine de Françaises, fondatrices d'ordres. Au jubilé, par lequel, en 1900, Léon XIII a clôturé le XIXe siècle, il exalta soixante-dix-sept nouveaux bienheureux, morts martyrs en Chine, et surtout en Annam : soixante-sept sont des indigènes; les dix autres sont Européens, et tous Français, un lazariste, et neuf prêtres des Missions étrangères. Un peu plus tard, Pie X met au nombre des bienheureux trente-trois nouveaux martyrs : vingt-neuf sont Chinois ou Annamites ; les quatre autres sont Français. Qu'ajouter à la parlante et probante éloquence de pareils chiffres ?

Et la solidarité que la nature et l'histoire ont établie entre le catholicisme et la France est telle que, en vertu d'une sorte de loi à laquelle on n'aperçoit pas d'exceptions, les destinées de la collectivité française ont toujours suivi, ou inversement, celles de l'Église catholique. Le XVIIe siècle est une grande époque dans l'histoire de notre pays, à quelque point de vue qu'on se place pour

l'envisager; il en est une aussi dans l'histoire générale du catholicisme; et quelques-uns des plus beaux génies dont puisse s'honorer la pensée catholique, — un Pascal, un Malebranche, un Bossuet, — sont aussi parmi les plus pures gloires de la pensée française. Le XVIII^e^ siècle, au contraire, qui n'est, suivant le mot de Faguet, « ni chrétien, ni Français », n'a pas été plus favorable au développement de la puissance française qu'à l'extension de l'idée catholique : Frédéric II aurait moins goûté le génie de Voltaire, si Voltaire n'avait pas pris pour mot d'ordre d' « écraser l'infâme », et Voltaire n'a pas su voir dans le « roi philosophe » l'ennemi mortel de sa patrie. Le traité de Francfort a consacré, tout à la fois, l'abaissement politique de la France et l'exaltation de l'empire luthérien des Hohenzollern : il serait facile de montrer que les quarante années qui ont suivi ont été marquées, — même en France, — par un accroissement d'autorité de l'idée protestante, et par une diminution correspondante de l'influence catholique. L'anticléricalisme

français et le *Kulturkampf* allemand sont des phénomènes connexes, les effets parallèles d'une même cause. Si Guillaume II avait été, le vainqueur de la grande guerre, il eût été, n'en doutons pas, fort peu tendre au catholicisme. Mais il a été le vaincu de cette terrible guerre qu'il avait si imprudemment déchaînée; et la situation de 1871 se trouve totalement renversée.

Il est aujourd'hui moins douteux que jamais que la victoire de 1918 a été une victoire catholique, et, de l'aveu des observateurs les plus divers et les moins suspects, c'est sans contredit l'Église catholique qui a le plus visiblement bénéficié de l'effondrement de l'Empire « évangélique » et de la disparition de l' « orthodoxe » Empire des Tsars. La renaissance de deux grandes nations catholiques, la Pologne et l'Irlande, l'exaltation des trois nations latines et catholiques, Italie, France et Belgique, ces prodigieux événements de l'histoire contemporaine ont rendu à Rome tout son ancien prestige. Dans un monde enfin pacifié, et qui, plus que jamais,

a besoin pour revivre d'autorité morale, la parole est au grand pape qui vient de monter sur le trône de saint Pierre. Il sait trop bien l'histoire pour ne pas compter sur la France. Car cette victoire catholique est, en même temps, une victoire, non pas exclusivement, mais surtout française. On pouvait en douter au lendemain de l'armistice, et, un moment, on pouvait se demander si l'Angleterre n'allait pas être la grande victorieuse de la grande guerre. L'émancipation des Dominions, le détachement de l'Irlande, et, demain peut-être, celui de l'Écosse, où se dessine un mouvement séparatiste, les revendications de l'Égypte, des Indes, du Transvaal, la formidable crise économique et sociale où se débat un pays qui n'a pas su rester suffisamment agricole, tous ces faits, qui sont d'hier, nous prouvent que la Grande-Bretagne est infiniment moins forte qu'elle ne l'était en 1914. Redevenue la grande force d'équilibre de l'Europe continentale, ayant à ses portes un immense Empire africain à faire fructifier, souveraine incontestée d'un

riche et paisible domaine colonial, appuyée sur des alliances et des amitiés nouvelles, plus robuste, plus saine et plus glorieuse qu'elle ne l'a jamais été, la France saura bien triompher des difficultés passagères avec lesquelles elle se trouve maintenant aux prises. Si elle parvient à conjurer la crise de sa natalité, si, avertie par l'expérience, elle renonce définitivement à user sa vitalité en de pauvres querelles intérieures, si, en un mot, elle n'admet pas que rien désormais n'altère son vrai visage, qui est celui d'une grande puissance spirituelle, dans le monde renouvelé de demain, elle n'aura pas à se plaindre de sa destinée.

Un livre qui pose et soulève de pareilles questions n'est pas seulement une œuvre historique de premier ordre ; c'est un livre bienfaisant. En écrivant son *Histoire religieuse de la France*, M. Georges Goyau a fait œuvre d'excellent Français.

15 avril 1922.

APPENDICES

Le commun des bons chrétiens sentent que l'"homme du monde" peut être malfaisant pour leur âme, si Dieu n'est là pour les prémunir ; et que l'infortune au contraire peut leur être salutaire, s'ils savent comprendre et accepter le geste de Dieu. Bismarck omnipotent, Bismarck relégué, demeurent inaccessibles à ces deux avertissements intérieurs : ce fut le châtiment de ce qu'il y avait d'étroit, d'incomplet, d'"égoïste", dans sa conception du christianisme.

Même aux heures où il s'exaltait en mystiques élans, même aux heures où il s'affaissait en une posture humiliée, l'épanouissement chrétien de son âme n'avait été, comme toute, qu'une forme subtile et raffinée de la "culture du moi", culture entreprise, organisée, parachevée en vue de l'État. C'était vraiment trop peu. Le Calvaire domine le monde ; mais il n'y a pas à la base du Calvaire un gradin réservé devant le "Surhomme" puisse y faire un marchepied pour maîtriser l'humanité.

G. Goyau

FAC-SIMILÉ DE L'ÉCRITURE DE M. GEORGES GOYAU.

BIBLIOGRAPHIE

avec les opinions et les jugements de la Critique.

A. — LIVRES ET BROCHURES

Chronologie de l'Empire Romain, publiée sous la direction de R. Cagnat, Paris, Klincksieck, 1891, in-12.

« Je suis heureux d'apporter mon tribut d'éloges à la *Chronologie de l'Empire Romain,* travail austère, qui promet, ou plutôt qui assure à l'érudition historique une brillante recrue. Il y a quelque satisfaction à penser qu'une œuvre devant laquelle avait reculé jusqu'à présent la patience germanique vient d'être menée à bonne fin par un historien encore imberbe et que cette œuvre d'un commençant fait vraiment honneur à la science française. »

(Salomon Reinach, *Revue Archéologique,* mars-avril 1891).

Du Toast à l'Encyclique, *Alger, 12 novembre 1890 — Rome, 16 février 1892,* Paris, Lecoffre, 1892, in-16.

(Léon Grégoire). **Le Pape, les Catholiques et la Question sociale**, Paris, Perrin, 1893, in-16. 2e édition, refondue, précédée d'une lettre de S. E. le Cardinal Langénieux, 1895.

« Il est sans doute permis de ne pas partager les idées du livre : *Le Pape, les catholiques et la question sociale ;* mais si l'on ne saurait nier aujourd'hui l'existence d'une question sociale ni ce que le parti catholique en Europe, et la papauté même, ont fait depuis de longues années déjà, pour en hâter une solution conforme à la justice et à l'humanité, il faut lire M. Léon Grégoire. Personne, en effet, n'avait aussi clairement exposé, ni plus simplement, la genèse de l'encyclique *Rerum novarum;* personne mieux montré l'importance du mouvement social catholique et personne mieux vu que la question sociale est surtout une question morale. Et quand on ne croirait pas beaucoup à l'efficacité des moyens qu'il propose pour faire régner la « justice sociale », on devrait même lui savoir gré d'avoir mis dans ce chapitre d'histoire contemporaine autant de générosité de cœur que de talent, et non moins d'intelligence du présent que d'ardeur vers l'avenir. »

(Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1893.)

Lexique des antiquités romaines, rédigé sous la direction de R. Cagnat avec la collaboration de plusieurs élèves de l'École Normale supérieure, Paris, Thorin, 1895, in-8.

Le Vatican, les Papes et la Civilisation. *Le Gouvernement central de l'Église.* Introduction par S. E. le Cardinal Bourret. Épilogue par

E.-M. de Vogüé en collaboration avec André Pératé et Paul Fabre, Paris, Firmin-Didot, 1895, in-4° ou 2 vol. in-16, s. d. [1901].

« M. Goyau n'a pas lu en vain le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. Dans *le Vatican, les papes et la civilisation*, il sait condenser l'imposant sujet, et présente au lecteur, en grands traits qui parlent, la marche des papes à travers l'histoire du monde. »

(Baron de Hertling, *Literarische Rundschau für das Katholische Deutschland*, 1er avril 1895.)

L'Allemagne religieuse : le Protestantisme, Paris, Perrin, 1898, in-16.

« Le livre sur le Protestantisme a, dès son apparition, attiré l'attention dans de vastes cercles. Qu'on ne pût se réjouir partout des descriptions de M. Goyau et que ses jugements aient suscité la contradiction, il est naturel, mais il serait tout à fait injuste de l'accuser de manquer d'objectivité. Il ne nie pas son point de vue catholique, mais il n'en fait point parade sans nécessité, et le fait que comme étranger il est en dehors de nos partis lui permet d'aborder les personnes et les institutions avec beaucoup plus d'impartialité que ne le ferait peut-être un catholique allemand. »

(Baron de Hertling, *Literarische Rundschau für das Katholische Deutschland*, 1er octobre 1898.)

« M. Goyau, dans ses études sur l'Allemagne religieuse, a ce mérite très rare que, quelles que soient ses opinions, il respecte celles des autres. Il expose sans les affaiblir les systèmes auxquels il est le plus contraire, il n'a point de colère contre les doctrines, et même on sent qu'il ne lui déplaît pas de s'engager dans ces âpres discussions,

car il sait que le plus grand ennemi de l'esprit chrétien n'est pas la contradiction et la lutte, mais l'indifférence. Ce sont ces qualités de modération et d'impartialité, jointes à la solidité des recherches et à la vigueur du raisonnement, que l'Académie a voulu récompenser chez M. Goyau, en qui elle se plaît à saluer d'avance un maître dans les études religieuses. »

(Gaston Boissier, Rapport à l'Académie française sur les concours de 1898.)

Autour du Catholicisme social, 5 vol. in-16; Paris, Perrin, 1897-1912.

« M. Goyau expose avec courage et sincérité le programme de ceux qu'on avait appelés trop vite les socialistes chrétiens. Le langage est clair, le programme net. »

(De Monzie, *Mouvement socialiste*, 1er décembre 1899.)

L'École d'aujourd'hui, 2 vol. in-16; Paris, Perrin, 1899-1906.

« Sous le titre : *Le Péril primaire*, un des essayistes politiques les mieux renseignés de notre époque, M. Georges Goyau, publie dans la *Revue des Deux Mondes* une de ces études directement et fortement documentées où il excelle. »

(Paul Bourget, *La Gazette de France*, 3 avril 1906.)

« Aucun écrivain n'a, de nos jours, tiré de l'histoire des vues sociales plus profondes que M. Georges Goyau. Jamais cependant, plus fortement que dans son travail sur *l'École primaire et le patriotisme*, il n'aura saisi l'esprit de ses lecteurs. »

(Albert de Mun, *Gaulois*, 21 septembre 1905.)

La Franc-maçonnerie en France, Paris, Perrin, 1899, in-16.

Lendemains d'unité : Rome, Royaume de Naples, Paris, Perrin, 1900, in-16.

L'Idée de patrie et l'Humanitarisme, essai d'histoire française, Paris, Perrin, 1902.

« La propagande contre l'armée n'est pas nouvelle. Dans son livre si nourri de faits et de pensées : *L'Idée de patrie et l'humanitarisme,* M. Georges Goyau vient d'en marquer, avec une lumineuse sagacité, le cheminement et les étapes depuis un demi-siècle. »

(Henry Houssaye, *L'Écho de Paris,* 30 janvier 1902.)

« Le livre de M. Georges Goyau : *L'humanitarisme et l'idée de patrie,* est la plus admirable étude de pathologie sociale dont on doive recommander la lecture à quiconque sentirait en son âme les premiers symptômes de la poétique et dangereuse chimère où s'hallucinent les dévots de la fraternité universelle. »

(Maurice Spronck, *La Liberté,* 28 février 1902.)

« Voyez les lumineuses études de M. Georges Goyau, *Humanitarisme et patriotisme;* ce faisceau de documents révèle, chez les destructeurs et les héritiers du Second Empire, une aberration mentale aussi funeste, aussi responsable de nos malheurs, que le furent d'autre part l'impéritie militaire et la faiblesse du gouvernement impérial. »

(Eugène Melchior de Vogüé, *Le Gaulois,* 18 décembre 1900.)

« Rappelons-nous que les vieilles barbes des environs de 1869 prônaient l'Allemagne comme la terre de l'humanitarisme, de l'attendrissement universel. Lisez à ce sujet le livre magnifique et démonstratif que M. Georges Goyau vient de publier sous le titre : *L'idée de patrie et l'humanitarisme.* »

(Léon Daudet, *La libre Parole,* 22 décembre 1901.)

« La cruelle expérience de 1870 nous a-t-elle ouvert les yeux ? C'est ce que recherche M. Georges Goyau dans un ouvrage substantiel, plein de faits et de documents... Tout en signalant le péril, M. Goyau n'en paraît pas très inquiet. Il s'en fie aux instincts héréditaires de notre race. Il est convaincu que ni le dilettantisme des uns ni les insultes grossières des autres ne prévaudront contre le sentiment populaire. »

(Alfred Mézières, *Le Temps*, 3 juin 1902).

« C'est un livre très curieux que *L'Idée de patrie et l'humanitarisme*. M Georges Goyau s'y montre agité par des volontés diverses, et ce n'est pas le moindre attrait de cet ouvrage que celui qui résulte de la variété de ton et de manière. M. Georges Goyau, en effet, s'élève parfois à une philosophie très sereine et évolue dans la région paisible des idées et des principes. Mais il y a en lui un polémiste ardent et convaincu qui, de temps en temps, réduit au silence la sagesse du philosophe et descend dans l'arène, prêt au combat. Dans toutes ces pages, on sent la vie, la sincérité, la bonne foi, la ferveur d'un esprit qui forme sans cesse le projet d'être impartial et d'échapper aux influences ambiantes. S'il y manque quelquefois, on devine que c'est malgré lui ; on ne peut lui en vouloir. Mais M. Goyau discute avec une belle élévation la question de l'humanitarisme opposée au patriotisme. »

(Robert de Flers, *La Liberté*, 17 mars 1902.)

« M. Georges Goyau reste un admirable historien des idées contemporaines... Comment ne pas admirer, en s'émerveillant, l'éblouissante clarté de ses idées ? Elles s'enchaînent et s'ordonnent avec une aisance qu'on souhaite à tous nos profonds penseurs. Georges Goyau est un esprit implacablement net. Il est aussi un esprit très pénétrant, et il ne s'en fait presque jamais accroire pour cela. Il double de la sorte son mérite et la reconnaissance

que nous lui devons. Des livres comme *L'Idée de patrie et l'humanitarisme* sont les plus utiles pour notre temps. »

(J. Ernest-Charles, *Revue Bleue*, 11 janvier 1902.)

« Réunis en volume sous le titre de *Patriotisme et Humanitarisme*, les articles de M. Goyau donnent une impression plus saisissante encore. On n'en saurait assez recommander la lecture : il n'en est guère de plus instructive. On y voit se former et croître cet esprit détestable dans ses effets qui, sous couleur de culte pour la grande patrie humaine, vise à sacrifier la patrie étroite, celle des tombeaux et des foyers. »

(J. Bourdeau, *Journal des Débats*, 7 janvier 1902.)

Les Nations apôtres : Vieille France, Jeune Allemagne, Paris, Perrin, 1903, in-16.

Le Pape Léon XIII, Paris, Perrin, 1904, in-16.

L'Allemagne religieuse : le Catholicisme, 1800-1870, 4 vol. in-16, Paris, Perrin, 1905-1909.

« Le tableau des progrès et des transformations du catholicisme allemand a été supérieurement tracé par M. Georges Goyau dans un ouvrage largement documenté, écrit avec une sagacité rare et une abondance de détails impartialement choisis... Aucune analyse ne peut dépeindre le charme et l'intérêt qu'exhalent ces pages vivantes et instructives... M. Goyau raconte avec un grand choix de détails captivants et une merveilleuse entente de son sujet les incidents, les pourparlers, les péripéties, les marches et les contre-marches qui ont sillonné les années 1878 à 1887. »

(Charles Wœste, *Œuvres de combat*, Bruxelles, 1921.)

« De nombreux ouvrages ont confirmé le présage de M. Gaston Boissier. *L'Allemagne religieuse*, œuvre maîtresse, de fond solide et de forme brillante, fruit d'une lecture immense, porte la lumière dans les obscurités et les complications de la pensée allemande. De l'amas de documents morts, M. Goyau fait sortir une vérité vivante. Son idée personnelle y circule à l'aise et le lecteur prend confiance en se sentant conduit d'une main si sûre. »

(Paul Thureau Dangin, Rapport à l'Académie française sur les concours de 1908.)

« Ce à quoi un historien allemand ne s'est pas encore décidé, un Français, Georges Goyau, l'a entrepris depuis quinze ans, et l'a poursuivi avec une activité jamais lassée. »

(Prof. Martin Spahn, *Koelnische Volkszeitung*, 6 août 1909.)

Möhler : La Pensée chrétienne, textes et études, Paris, Bloud, 1905, in-16.

Ketteler : La Pensée chrétienne, textes et études, Paris, Bloud, 1907, in-16.

Sainte Mélanie (Collection « *Les Saints* », Paris, Gabalda, 1908, in-16.

Un Clergé national et social : *le Clergé irlandais*, Paris, Bloud, 1908, in-16.

Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande, Paris, Perrin, 1907, in-16.

Bismarck et l'Église : le Culturkampf, 1870-1887, 4 vol. Paris, Perrin, 1911-1913.

Anatole Bailly; sa vie et ses travaux, Paris, Hachette, 1913, in-8°.

L'Église de France durant la guerre, (août 1914-décembre 1916), Paris, Bloud, 1917, in-16.

Les Catholiques allemands et l'Empire évangélique, Paris, Perrin, 1917, in-16.

L'Œuvre de la Société française de secours aux blessés militaires, tome VII, Paris et banlieue, 1917.

Le Cardinal Mercier, Paris, Perrin, 1918.

L'Unité belge et l'Allemagne, Paris, Payot, 1918, in-16.

Les Dames de la Charité de Monsieur Vincent, Paris, Librairie de l'Art catholique, 1918, in-16.

Ce que le Monde catholique doit à la France, Paris, Perrin, 1918, in-16.

Une Ville-Église : Genève, 2 vol. Paris, Perrin, 1919, in-16.

« Le travail de M. Georges Goyau sur Genève est une étude historique soigneusement documentée. Elle témoigne assurément d'un grand effort d'impartialité ; il est tout naturel d'ailleurs que, venant d'une plume catholique, elle n'ait pas réussi à toujours satisfaire les lecteurs protestants. Mais les Genevois doivent de la reconnaissance à l'auteur... Le livre de M. Goyau pourra être une excel-

lente lecture pour les protestants genevois, surtout s'ils savent y voir les mauvais effets, et même les dangers des luttes intestines auxquelles ils se sont trop manifestement et très malheureusement complu, pendant le dernier siècle. »

(Eugène Ritter, *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, octobre, décembre 1919).

« Dans ses grandes lignes, ce livre sur Genève est un beau livre, et qui mérite d'être médité sans prévention. Aussi bien n'invite-t-il point nécessairement à la mortification. Si nous nous déclarions *mortifiés* de sa lecture, ne serait-ce point une preuve que l'auteur a vu juste, trop juste, et qu'il faut étendre à l'âme romande son portrait de l'ancienne âme genevoise? »

(Buenzod, *Revue Romande*, 1er novembre 1919.)

« M. Goyau, qui publiait naguère deux magistrales études sur l'*Église libre dans l'État libre* et dont tous les lettrés connaissent les volumes sur l'histoire religieuse de l'Allemagne, a suivi sa voie favorite en nous racontant comment la Ville-Église (Genève) est devenue la ville où aucun culte n'est reconnu ni salarié par l'État, mais où tous les cultes jouissent de la même liberté et des mêmes avantages dus à une législation libérale. »

(D'Haussonville, *Figaro*, 31 août 1919.)

L'Église libre dans l'Europe libre, Paris, Perrin, 1920, in-16.

Les Étapes d'une gloire religieuse : Sainte Jeanne d'Arc, Paris, Laurens, 1920, in-4°.

Le Rôle des Laïques dans l'Église. Société d'études religieuses, 1921.

Portraits catholiques : Précurseurs. Paris, Perrin, 1921, in-16.

La Pensée religieuse de Joseph de Maistre, d'après des documents inédits, Paris, Perrin, 1921, in-16.

« Le livre de M. Georges Goyau constitue un apport précieux à la biographie morale de l'auteur du *Pape* et des *Soirées*. »

(Henri de Régnier, *Figaro*, 29 août 1921.)

Figurines franciscaines, Paris, Laurens, in-4°, 1921.

Sainte Lucie (collection *Les Saints dans l'Art*), Paris, Laurens, 1921.

Le Catholicisme, doctrine d'action, 1922.

Histoire religieuse de la France (dans *l'Histoire de la Nation française*, dirigée par M. G. Hanotaux), Plon, in-4°, 1922.

Papauté et Chrétienté sous Benoît XV, Paris, Perrin, 1922, in-16.

Correspondance inédite entre Gaetano Mariniet Isodoro Bianchi, Rome, 1893, in-8.

La « Numidia Militiana » de la liste de Vérone, Rome, Imp. de P. Cuggiani, 1893, in-8.

Le Vieux Bordeaux à la Bibliothèque impériale de Vienne, Rome, Cuggiani, 1894, in-8.

Paul Fabre, 1859-1899, avec Aimé Puech, Versailles, Imp. Cerf, s. d., in-8.

Rapport sur les progrès des études d'histoire d'épigraphie romaine depuis 1878, Paris, Siège de la Société bibliographique, 1899, in-8.

Madame Henri Lorin, Blois, Imp. réunies du Centre, 1906, in-8.

Albert Lefaivre (1830-1907), Versailles, L. Bernard, 1908.

La Tétrarchie, sommaire d'une étude d'ensemble, Paris, P. Geuthner, 1912, in-8.

L'Éducation religieuse dans les Œuvres post-scolaires catholiques, Genève, Institut J.-J. Rousseau, 1915, in-8.

B. — PRÉFACES

Sainte Angèle de Foligno, **Le Livre des visions et instructions**, traduit par Ernest Hello, Paris, 1910, in-16.

A. Geffroy, **Études italiennes,** Paris, 1898, in-12.

Ad.-J. Charon, **L'Apostolat social dans les milieux ruraux,** Paris, 1910, in-16.

Mme André d'Alix, **La Croix-Rouge française : le Rôle patriotique des femmes,** Paris, 1914, in-16.

Abbé Charles Cornet, **Jeanne d'Arc à Sully**, drame en 3 actes, Méricourt-l'Abbé (Somme), s. d., in-8.

P. Fortin, **Brunetière à Besançon, les Étapes de son évolution religieuse,** Besançon, 1910, in-16.

Noël Francès, **Les Entravées**, Paris, s. d., in-16.

J. Ageorges, **Le Clergé rural sous l'ancien régime,** Paris, Bloud, 1906, in-16.

A. Giacomelli, **Le long du chemin**, Paris, 1907, in-16.

Comte de Chabrol, **Notre Patriotisme : ce qu'il doit être**, Paris, 1915.

Guide Bibliographique de l'Action bibliographique sociale de Genève, Genève, 1916.

Abbé Lenfant, **Notes d'un prêtre mobilisé sur le front**, Évreux, 1917.

Everat, **Une âme de devoir, Maurice Delotz**, Thiers, 1918.

G. Kurth, **Le Guet-apens prussien en Belgique**, Paris, 1919.

P. Thureau-Dangin, **Pages religieuses**, Paris, 1920.

Lahure, **Histoire de l'Abbaye de Notre-Dame de la Valroy**, Paris, 1920.

Jacques Herbé, **Leçons d'éducation familiale**, Paris, 1920.

Eugène de Saint-Chamond, **Capucins français**, Saint-Étienne, 1920.

Leleu, **les Otages français de représailles en Lithuanie**, Tourcoing, 1920.

Auffray, **Une page de vie cachée du Paris catholique**, Paris, 1921.

Victor Bucaille, **Pages choisies de Montalembert**, Paris, 1921.

Maurice Vaussard, **L'Intelligence catholique italienne au XX^e siècle**, Paris, 1921.

E. Hello, **Le Jour du Seigneur,** nouvelle édition, Paris, 1921.

Lecensier, **L'Éducation du jeune homme par lui-même,** Bruxelles, 1921.

Les Carnets d'une âme : sœur Marie Saint-Anselme, Paris, 1921.

C. — PRINCIPAUX ARTICLES NON RECUEILLIS EN VOLUMES

Le Cardinal Rampolla (*Revue hebdomadaire*, 21 février 1914).

L'Education religieuse dans les œuvres post-scolaires catholiques, conférence donnée à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève (*Revue de théologie et de philosophie*, novembre-décembre 1914).

Pour féconder la victoire (*Frères d'armes*, 15 juillet 1916).

La Culture germanique et le catholicisme (dans *la Guerre allemande et le Catholicisme*), publié sous la direction de Mgr Baudrillart, Bloud, 1915.

Salut aux soldats belges (*l'Idéal sous les armes*, 25 janvier 1917).

Comment les civils peuvent-ils le mieux

servir le pays ? Par l'effort moral (*Revue hebdomadaire*, 27 janvier 1917).

Un héraut de l'amitié franco-américaine : l'archevêque John Ireland (*Revue heddomadaire*, 2 novembre 1918).

Visions de Sienne et de la Madone (*Correspondant*, 10 décembre 1918).

M. Étienne Lamy et le Canada (*France-Amérique*, mars 1919).

La Collaboration de l'homme avec Dieu (*l'Elan des Jeunes*, mars 1919).

La Femme dans la cité (*Féminisme chrétien de Belgique*, décembre 1919).

Les Pages de guerre de M. Paul Deschanel (*Correspondant*, 10 décembre 1919).

Pour la restauration de la bibliothèque de Louvain (*Correspondant*, 10 janvier 1920).

Une prédication catholique sociale (*Chronique sociale de France*, octobre 1920).

Un cercle « Lumen » du temps de Saint Jérôme (*Lumen*, octobre 1920).

Internationalisme et Catholicisme, conférence donnée à la Semaine sociale de Caen (*Revue de Genève*, janvier et février 1921).

Les Destinées religieuses de l'œuvre de Dante (*Revue des Jeunes*, 25 mai 1921).

Un jet de lumière dans une Cathédrale : Saint Gatien de Tours (*Revue des Jeunes*, 25 janvier 1921).

Trois Prophètes de l'unité italienne (*Revue de la Semaine*, 13 mai 1921).

La Divine Comédie : l'épopée de la communion des Saints, conférence donnée à la Semaine sociale de Toulouse (*Revue des Sciences religieuses* de la Faculté de théologie catholique de Strasbourg, octobre 1921).

La Modernité de Joseph de Maistre, conférence donnée à Chambéry aux fêtes du centenaire de l'Académie de Savoie (*Revue de la Semaine*, 28 juillet 1921).

Mgr Baudrillart (*Revue Montalembert*, novembre 1921).

Figures religieuses : le Cardinal Gibbons ; le Cardinal de Boisgelin ; Mgr Freppel ; la Mère Marie de la Passion ; Léon XIII ; Mgr Gay (*Revue française*, 1921).

Un nouveau Pontificat (*Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1914).

La vie posthume de M. de Cambrai (*Id.*, 15 avril 1919).

Lettres du Cardinal Mercier au gouvernement allemand (*Id.*, 1er décembre 1919).

Réponses à diverses enquêtes : Sur l'Avenir

des Églises (dans H. Charriaut, **Après la séparation**, Paris, 1905.)

Sur le devoir intellectuel de la jeunesse (*Revue latine*, mars 1920).

Sur le Sillon catholique (*Aube nouvelle*, avril 1921).

L'influence de la Belgique catholique au XIX^e^ siècle sur les destinées du Catholicisme français (*Revue Générale* 15 mai 1922).

Articles : **Allemagne, France,** dans le *Dictionnaire de théologie catholique.*

La Fin justifie les moyens, dans le *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique.*

Nombreux articles d'histoire de France ; article **France** et articles sur tous les évêchés de France dans la *Catholic Encyclopedia.*

D. — TRADUCTIONS

Das religiöse Deutschland, Der Protestantismus, Aus dem Französischen übersetzt von Dr. Franz Joseph Kind, Einsiedeln, Benziger, 1906, in-16.

Aspectos del Catolicismo social, por Georges Goyau, Versión española de Cristobal de Reyna, Madrid, S. Calleja Fernandez, s. d., in-16.

L'Emigrazione nell'Italia meridionale. Traduzione di Luigi Ferrara, Trani, V. Vecchi, 1898, in-8.

Ketteler, *Prologo*, Version castellana de Enrique Ruiz, Madrid, s. d., in-16.

Ketteler, *Prefazione*, Versione di Leopoldo Cassis, Treviso, 1911, in-16.

Santa Melania, Roma, Desclée, 1909, in-16.

Un clero nacional y social : el clero irlandès, Traducido del francés, par Juan de Ninojosa,

Madrid, Centro de publicaciones catolicas, s. d., in-16.

Belgie's Eenheid en Duitschland, Bruxelles, 1918.

A Free church in a Free Europe, trad. du Rev. Myles V. Ronan (*Irish Ecclesiastical Record*, novembre 1919 et janvier 1920).

E. — A CONSULTER

Sur Léon Grégoire, le pape, etc. :

Semeria, *la Questione sociale e la Chiesa*, *Rivista internazionale delle Scienze sociali*, 1893.

J. Bourdeau, *Journal des Débats*, 13 août 1893.

Gustave Rouanet, *Revue socialiste*, 1897, p. 543-559.

Pasteur Gounelle, *Revue du Christianisme social*, 15 mai, 15 septembre 1898.

Sur Autour du Catholicisme social :

Elie Blanc, *l'Université catholique de Lyon*, 15 novembre 1897, p. 366-377.

Sipp, *Revue catholique d'Alsace*, juin 1897, p. 449-457.

Gabriel Aubray (Gabriel Audiat), *Revue catholique de Bordeaux*, 10-25 octobre 1897, p. 585-607.

Sur Lendemains d'Unité :

Von Hertling, *Literarische Rundschau*, 1er février 1901.

Cosimo de Giorgi, *Rassegna nazionale*, 1899.

Duca di Andria Carafa, *Flegrea*, 5 septembre 1900.

Sur l'École d'aujourd'hui :

Paul Bourget, *Études et Portraits*, t. III, p. 114-139.

Albert de Mun, *Gaulois*, 21 septembre 1905.

Sur l'Idée de Patrie et l'Humanitarisme :

Alfred Mézières, *le Temps*, 3 juin 1902.

Robert de Flers, *Liberté*, 17 mars 1902.

Jules Lemaître, *Écho de Paris*, 18 mars 1902.

Henry Houssaye, *Écho de Paris*, 30 janvier 1902.

Charles Maurras, *Gazette de France*, 12 janvier 1902.

Jules Delafosse, *Gaulois*, 29 décembre 1901.

Ferdinand Buisson, *Radical*, 1er novembre 1905.

Sur l'Allemagne religieuse : le Protestantisme :

Miller-Simonis, *Revue catholique d'Alsace*, décembre 1897, p. 938-944.

Hoffet, *l'Avenir du protestantisme en Allemagne, réponse à M. Goyau* (*Revue internationale de théologie*, 1898).

Pastor Paul Müller, *Die Innere Mission in Deutschland in der Beleuchtung eines französischen Katholischen Laien* (*Monatschrift für Innere Mission*, avril 1899, p. 138-153).

Ch. Calippe, *les Protestants sociaux d'Allemagne d'après un livre de M. Goyau* (*Démocratie chrétienne*, juillet 1897, p. 601-613).

Sur L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE : LE CATHOLICISME; BISMARCK ET L'ÉGLISE :

Charles Woeste, articles de la *Revue Générale de Bruxelles*, reproduits dans *Œuvres de Combat*, Bruxelles, 1921.

Giuseppe Toniolo, *Il rinnovamento sociale dei catholici germanici, a proposito di un libro di Goyau* (*Rivista internazionale di Scienze sociali*, 1906).

P. Semeria, *Germania catholica, a proposito d'un recente libro del sig. G. Goyau* (*Studi religiosi*, janvier-février 1906, p. 25-55).

Schneller, *Deutscher und Französischer Katholizismus* (*Historisch politische Blätter*, CXLVIII, p. 413-431).

L. Cons, *M. Georges Goyau et l'Allemagne religieuse* (*Annales de philosophie chrétienne*, 1909).

Père Pfülf, *Stimmen aus Maria Laach*, 1905, p. 321-328 ; 1909, p. 211-212; 1911, p. 439-445 ; 1913, p. 333-334.

Jacques Bainville, *Gazette de France*, 27 août, 1er septembre 1905 ; *Action française* (revue), 15 septembre 1906 ; *Action française* (journal), 9 septembre 1911.

Schneller, *Schweizerische Rundschau*, 1905-1906, p. 27-23.

Henri Lichtenberger, *Revue universitaire*, 5 janvier 1906, et *Semaine Littéraire de Genève*, 3 mai 1913.

Reimeringer, *Germania*, 7 février 1909.

Paulus, *Hist. Politische Blätter*, 1908, t. 142.

Martin Spahn, *Kœlnische Volkszeitung*, 6 août 1909.

Lamarzelle, *le Gaulois*, 30 juillet 1911.

Fleig, *Kœlnische Volkszeitung*, 21 décembre 1911 et 30 octobre 1913.

Charles Terlinden, *Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain*, 1906, p. 682-690 ; 1910, p. 359-385 ; 1921, p. 429-437.

Sur Vieille France, Jeune Allemagne :

Ch. Maurras, *Gazette de France*, 16 juillet 1903.

Sur Sainte Mélanie :

Pasteur Raoul Gout, *Foi et Vie*, 13 juillet 1908, p. 399-406.

Sur une Ville-Église : Genève :

Pasteur **Georges Berguer**, *Semaine Littéraire de Genève*, 30 novembre 1918.

Robert de Traz, *Semaine Littéraire de Genève*, 26 juillet 1919.

Eugène Ritter, *Bulletin de la Société pour l'histoire du protestantisme français*, 1920.

J.-E. Roberty, *Journal de Genève*, 23 septembre 1919.

Genequand, *Semaine religieuse de Genève*, 31 août 1919.

Chaponnière, *Semaine religieuse de Genève*, 24 avril 1920.

Ernest Seillière, *Revue critique*, 1er octobre 1919.

P. Dudon, *Etudes*, 20 septembre 1919.

Sur Sainte Jeanne d'Arc :

Louis Madelin, *Revue de la Semaine*, 8 avril 1921.

Petit-Dutaillis, *Revue historique*, septembre-octobre 1921.

Sur la Pensée religieuse de Joseph de Maistre :

Denys Cochin, *Figaro*, 3 septembre 1921.

Sur la Chronologie de l'Empire Romain :

Salomon Reinach, *Revue archéologique*, mars-avril 1891.

Sur le Lexique des antiquités romaines :

A. Audollent, *Revue critique*, 1895.

Sur le Vatican :

René Guillemant (Victor Giraud), *Correspondance catholique*, février 1895.

Gaston Deschamps, *le Temps*, 24 mai 1896.

Émile Zola, *les Droits du romancier* (*Nouvelle Campagne*, 1896)

La Civiltà cattolica, 19 octobre, 16 et 20 novembre 1895.

Von Hertling, *Literarische Rundschau,* 1er avril 1895.

E. Duthoit, *Après une lecture sur le Vatican* (*Revue de Lille*, 1895).

François Dumur, *Revue Suisse*, janvier-février 1896.

Sur l'*Histoire de la France religieuse* :

René Bazin, *une Histoire religieuse de la France* (*le Gaulois*), 15 avril 1922).

ÉTUDES D'ENSEMBLE :

Victor Giraud, *Esquisses contemporaines : M. Georges Goyau* (*Journal des Débats*), 12 avril 1913, recueilli dans *Écrivains et Soldats*, Hachette 1921. *Candidatures académiques : M. Georges Goyau* (*Revue française*, 26 juin 1914).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS VI

I. L'Homme et l'Écrivain 1
II. L'Historien du Vatican 37
III. L'Historien de la France religieuse 53

APPENDICES

Fac-simile d'une page autographe 117
Bibliographie. Avec les opinions et jugements de la Critique. 117
A. Livres et brochures 117
B. Préfaces 129
C. Principaux articles non recueillis en volume. 132
D. Traductions. 136
E. A consulter. 138

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

FALVEY MEMORIAL LIBRARY
VILLANOVA UNIVERSITY

DATE DUE

28813

PQ
2613
.O.8G5

NO LONGER PROPERTY OF
FALVEY MEMORIAL LIBRARY

Giraud
Georges Goyau